

ÉMILE VERHAEREN



LES BLÉS MOUVANTS



DIALOGUES RUSTIQUES





## I — A Pâques —

Frère Jacques, frère Jacques,  
Réveille-toi de ton sommeil d'hiver.  
Les fins taillis sont déjà verts  
Et nous voici au temps de Pâques,  
Frère Jacques.

Au coin du bois morne et blémi  
Où ton grand corps s'est endormi  
Depuis l'automne,  
L'aveugle et vacillant brouillard,  
Sur les grand'routes du hasard,  
S'est promené, longtemps, par les champs monotones ;  
Et les chênes aux rameaux noirs  
Tordus de vent farouche  
Ont laissé choir,  
De soir en soir,

Leur feuillage d'or mort sur les bords de ta couchie.

Frère Jacques,  
Il a neigé durant des mois  
Et sur tes mains, et sur tes doigts  
Pleins de gerçures ;  
Il a neigé, il a givré,  
Sur ton chef pâle et tonsuré  
Et dans les plis décolorés  
De ta robe de bure.

La torpide saison est comme entrée en toi  
Avec son deuil et son effroi  
Et sa bise sournoise et son gel volontaire  
Et telle est la lourdeur de ton vieux front lassé  
Et l'immobilité de tes deux bras croisés  
Qu'on les dirait d'un mort qui repose sous terre.

Frère Jacques,  
Hier au matin, malgré le froid,  
Deux jonquilles, trois anémones  
Ont soulevé leurs pétales roses ou jaunes  
Vers toi,

Et la mésange à tête blanche,  
Fragile et preste, a sautillé  
Sur la branche de cornouiller  
Qui vers ton large lit de feuillages mouillés  
Se penche.

Et tu dors, et tu dors toujours  
Au coin du bois profond et sourd  
Bien que s'en viennent les abeilles  
Bourdonner jusqu'au soir à tes closes oreilles  
Et que l'on voie en tourbillons  
Rôder sur ta barbe rigide  
Un couple clair et rapide  
De papillons.

Pourtant, voici qu'à travers ton somme  
Tu as vu, dès l'aube, s'en aller

Le cortège bariolé

Des cent cloches qui vont à Rome  
Et leurs clochers restant

Muets et haletants

Durant ces trois longs jours et d'angoisse et d'absence

Tu t'éveilles, en écoutant

Régner de l'un à l'autre bout des champs  
Le silence.

Et secouant alors

De ton pesant manteau que les ronces festonnent  
Les glaçons de l'hiver et les brumes d'automne,

Frère Jacques, tu sonnes

D'un bras si rude et fort.

Que tout se hâte aux prés et s'enfièvre aux collines  
A l'appel clair de tes matines.

Et du bout d'un verger le coucou te répond  
Et l'insecte reluit de broussaille en broussaille  
Et les sèves sous terre immensément tressaillent  
Et les frondaisons d'or se propagent et font  
Que leur ombre s'incline aux vieux murs des chaumières  
Et le travail surgit innombrable et puissant ;  
Et le vent semble fait de mouvante lumière  
Pour frôler le bouton d'une rose trémière  
Et le front hérissé d'un pâle épi naissant.

Frère Jacques, frère Jacques,  
Combien la vie entière a confiance en toi  
Et comme la glycine abonde aux coins du toit  
Frère Jacques, frère Jacques,  
Rude et vaillant sonneur de Pâques.

tendant à établir des zones franches dans les ports maritimes.

Après avoir consulté les Chambres de commerce et les grandes associations commerciales et agricoles, M. Fernand David conclut que la constitution des ports francs, telle qu'elle était demandée à l'origine, est inacceptable.

En conséquence, la commission des douanes :

« Exprime l'avis que la meilleure solution à l'heure actuelle pour concilier les intérêts également respectables de la production nationale et du commerce extérieur de la France, lui paraît résider dans l'extension du régime des entrepôts au moyen d'une législation nouvelle, sous les garanties inscrites dans la loi du 11 janvier 1892 en ce qui concerne le régime de l'admission temporaire. »

**A AUTEUIL**

**Le Prix du Président de la République**

Aujourd'hui, se court à Auteuil le prix du Président de la République : 50.000 fr., 4.500 mètres.

C'est la première grande épreuve de la saison ; elle apparaît comme devant être une des plus intéressantes, tant par le nombre des partants que par la qualité montrée par chacun d'eux.

SALVEUR.....	A. V. Chapman
Mlle BONIFACE.....	H. Sauval
DIADOCHE.....	Trojan
LA CORSE.....	Heath
TROYEN.....	A. Carter
MARIO.....	W. Head
CARNEGIE.....	J. Robinson
CONTE BLEU.....	A. Benson
GOLDEN PHEASANT.....	F. Hardy
LE MIRACLE.....	G. Sauval
PRIMEUR III.....	G. Parfremont
HERON.....	Williams
M. MONESTYR.....	F. Woodland
OR DE RHIN III.....	Defeyer
FRELON II.....	Mallegni
GRADIGNAN.....	Day

Sauveur porte un poids énorme ; il a été battu dimanche par Saint Caradec, ou plutôt son jockey l'a fait battre de peu par Saint Caradec, car il terminait beaucoup plus fort que le cheval de M. A. Veil-Picard.

Mlle Boniface a été battue, sur cette piste, il y a 15 jours, par Sauveur et St Caradec. Elle a, sans aucun doute, progressé. Diadoque vient de bien courir en plat.

Pharaon de se comporter honnêtement, sans plus, à Saint-Ouen. La Corse a battu Monte-Cristo à Saint-Ouen grâce à un gros avantage de poids. Troyen, sur ce parcours, a battu facilement Hilarion. Un léger malaise l'a empêché dimanche de participer au prix Murat.

Mario a une très bonne course, entre Blagueur et Mlle Aminte. Il finissait excessivement fort et a été, sans aucun doute, réservé pour cette épreuve.

Conte Bleu n'est pas très confirmé sur les gros obstacles. Golden Pheasant a opposé une bonne résistance à St Caradec et Sauveur dimanche dernier. Mais le terrain lourd lui conviendrait mieux.

Le Miracle a très bien figuré contre Sauveur, St Caradec et Mlle Boniface. Il avait, ce jour-là, sauté la dernière haie en même temps que ses adversaires. Il aura demain un avantage de poids très sensible ; si son cavalier sait en tirer parti il sera sûrement à l'arrivée.

Le dead-heat pénible de Primeur III avec Troyen ne lui laisse pas une bien grande chance ici ; la défaite de Héron par Luchesis et Mimulus n'est pas encourageante. Pourtant, l'ancien cheval de Peborde, excellent sauteur, est convenablement amélioré ; il sera privé, il est vrai, de la monte de René Sauval. Les autres concurrents sont négligeables.

En résumé, la partie semble circonscrite entre Le Miracle, Mademoiselle Boniface, Sauveur, Troyen et Héron ; nous choisissons les deux premiers nommés, voyant en eux les vainqueurs probables de cette très belle épreuve.

LE MIRACLE ET MADEMOISELLE BONIFACE devraient donc prendre les premières places devant Sauveur.

**AU CONCOURS HIPPIQUE**

**Championnat du cheval d'armes. — Présentation de « hacks ». — Prix de la Prévoyance.**

L'animation commence à être grande à l'Hippique ; l'assistance devient chaque jour plus dense dans les tribunes, et celle des abonnés a déjà retrouvé la plus grande partie à ses fidèles habitués.

Hier matin, a eu lieu dans le manège de l'École de guerre l'épreuve de dressage des chevaux qui doivent participer au Championnat du cheval d'armes.

Les examens d'équitation pour jeunes gens de seize à vingt et un ans ont repris vers midi. Il s'agissait cette fois de candidats à la médaille d'argent et à la médaille de bronze.

Une seule médaille d'argent a été décernée à M. Félix Labbé de Montais.

Bien que la présentation des hacks (chevaux de promenade) n'ait pas été aussi importante qu'on était en droit de l'espérer, le lot en était de tout premier ordre.

Résultats. — Prix : Frimousse, à M. Boisselat, montée par M. Cartèse ; Cynthia, à M. Jean Douay ; Cock Robin, à M. Jules de Kasterky, monté par Mme Goldsmid ; Auteuil, au comte François de Maille, monté par Mme Goldsmid ; Peter Pan, originaire de la République Argentine, monté par son propriétaire, M. Miguel Martinez de Hoz ; Doucette, à M. Tabourin ; Framboise, à M. Lambert, montée par M. Tantini ; Meddlar, au comte d'Assigny.

Quant au prix de la Prévoyance, handicap à réclamer, l'épreuve capitale de la journée, il a prouvé une fois de plus les progrès toujours croissants que faisait l'élevage français. Cette épreuve, en effet, était réservée aux chevaux de quatre à neuf ans nés en France.

Les chevaux à réclamer pour 1.000 fr. devant sauter des obstacles d'un mètre et la rivière de trois mètres ; ceux de 2.000 francs avaient trois obstacles surélevés de dix centimètres ; ceux de 4.000 francs avaient trois obstacles surélevés de vingt centimètres et la rivière élargie de trente centimètres ; ceux de 6.000 francs avaient trois obstacles surélevés de trente centimètres et la rivière élargie de soixante centimètres.

Résultats :

1<sup>er</sup> prix, Cabri, au comte de Berterèche de Menditte ; 2<sup>e</sup> prix, Lisette, au comte G. de Cordon ; 3<sup>e</sup> prix, Frimousse, à MM. Henri de Villeneuve et D. Cossé, montée par M. Lucien Dufour ; 4<sup>e</sup> prix, Dancing-Gori, à M. Pierre de Vazelhes, montée par M. de Moliens ; 5<sup>e</sup> prix, Décimo, à M. Pichon-Vandeuil, monté par M. Maurice Flots ; Bobette, au comte E. de Fleuriel ; Mustapha, à M. Henry Leclerc ; Sarah Gosse, montée par M. Lucien Dufour ; Saharaoui, au comte L. d'Havrincourt, monté par M. Henry de Royer ; Volière, à M. Bougrain ; Princesse Palatine, au comte J. de Lastie Saint-Jal ; Ecoru, à M. J.-M. Brodin ; Epinard, à M. Dupart ; Salamaleck, montée par le comte G. de Cordon ; Capucine, à M. Bonnefont ; l'Anglon, à M. F. de Juge-Montespiou.

Aujourd'hui dimanche, à deux heures, prix La Haye-Jousselin (obstacles).

**LE SUICIDE D'UN DÉRACINÉ**

Ayant atteint sa dix-huitième année, Louis Rosebaum avait quitté la petite ville de l'Est où il avait vu le jour pour venir tenter la chance à Paris. Il n'avait appris aucun métier et ne s'était livré jusqu'alors à aucun travail.

Pourtant, il avait bon espoir de réussir et de faire, lui aussi, son chemin. Ne lui avait-on point dit que Paris était la cité unique où toutes les énergies trouvent à s'employer et où il suffit de venir pour gagner beaucoup d'argent et mener joyeuse vie.

L'expérience lui démontra, et combien cruellement, qu'on l'avait trompé et qu'il s'était bercé de fous espoirs.

Il eut beau multiplier les démarches, tirer des cordons de sonnettes, faire patiemment antichambre et répéter à tout instant qu'il était courageux et fort et qu'il ne demandait qu'à faire œuvre bonne, il ne trouva aucune occupation, si humble fût-elle.

Alors, le désespoir le prit. Et comme, hier, il n'avait plus un sou vaillant en poche, il décida de tenter une dernière démarche, puis d'en finir brusquement, si cette fois encore, sa tentative demeurait vaine.

La chance ne lui sourit point. L'indus. La chance ne lui sourit point. L'indus. Houssaye, qui le reçut, ne put le prendre à son service. Son personnel était au grand complet.

Louis Rosebaum s'éloigna, le cœur gros. Et, sitôt arrivé dehors, il déboucha un flacon de laudanum dont il s'était muni, et en vida, d'un trait, le contenu.

**LES ÉCONOMIES DE MARIE LELIÈVRE**

Marie Lelièvre, une robuste quadragénaire domiciliée rue du Château-Landon, avait laissé, partout où elle était passée, de forts mauvais souvenirs. C'était pourtant une femme de ménage fort habile et très travailleuse. Mais, dans les maisons où elle servait, l'argent était vite, très vite, si vite que les patrons ne pouvaient que se lamenter et songer sérieusement à faire de nécessaires économies.

En dernier lieu, elle avait été employée par M. D..., un rentier habitant rue du Faubourg-Saint-Denis. Les premiers jours, le rentier se montra enchanté de sa servante. Mais à son tour, bientôt, il déchantait.

Les vivres qu'il achetait étaient consommés avec une rapidité remarquable, à en croire du moins Marie Lelièvre. Et jamais les sommes affectées aux besoins du ménage n'étaient suffisantes.

Hier matin, M. D... eut, par hasard, la clef de l'énigme. Etant entré à l'improviste dans sa chambre, il surprit Marie Lelièvre au milieu de ses coupables opérations. L'indélicat femme de ménage opérait un prélèvement sur l'argent déposé dans une cassette.

Immédiatement prévenu, M. Archer, le commissaire de police du quartier, fit arrêter la voleuse.

Fouillée au commissariat, on trouva dans son corset un petit portefeuille renfermant des obligations et des actions de la Ville de Paris représentant une somme de 14.000 francs.

Ces valeurs m'appartiennent, expliqua la femme de ménage. Je les ai achetées avec mes économies.

Une rapide enquête démontra que Marie Lelièvre ne s'était offert actions et obligations qu'avec le produit de ses vols, qui duraient depuis plusieurs années.

Elle a été envoyée au Dépôt, et les valeurs trouvées sur elle serviront à désintéresser en partie les nombreuses victimes.

De Behné, le messager se rabattit au nord, vers la capitale de l'Egypte, en décrivant toutefois un énorme crochet pour éviter les détachements de cavalerie française dont des avis sûrs signalaient l'approche.

Ce fut sous l'aspect débonnaire d'un

chand avec son sans-gêne familial, changea de ton et d'allures, dès que celui-ci se fut annoncé comme envoyé du seigneur Jambon.

— Qu'y a-t-il à faire pour son service ? demanda-t-il avec une certaine déférence.

— Me remettre la lettre que tu dois avoir pour lui.

*Les Routes.*

Comme des clous, les gros pavés  
 Tirent au sol les routes claires.  
 Lignes et courbes de lumière  
 Qui séparent et divisent les terres  
 En ce pays de bois et de champs emblavés.

Les plus vieilles se souviennent des temps de Rome  
 Quand s'en venaient les Dieux  
 Roter dans les vergers des hommes ;  
 D'autres ont aperçu la fée au manseau bleu  
 Qui se glissait entre les saules  
 Avec un nez luisant fixe sur son épaul ;  
 Quelques unes se complaisent aux longs détours  
 Pour visiter les croix qu'on dresse aux carrefours  
 Ou les verges qu'on fêto en leurs niches de pierre,  
 Et les voix celles qui ont senti la guerre  
 Et sa bondissante cotte

Passer.

Pendant l'hiver morne et tassé  
 Autour des âpres  
 Les grands routes grisâtres  
 Semblent traîner au loin sous un ciel lourd et bas  
 Mais dès que les beaux jours les réchauffent là-bas

Elles sardent soudain à s'en aller plus loin  
 Quand embaume le bréfilé ou que fleurit le foin ;  
 Parfois l'ombre grande des nuées  
 Flotte seule à midi sur leur surface nue  
 Ou les voit traverser les clairs arpentés de blé  
 Où s'activent les bras d'un travail rassemble  
 L'une s'éloigne à droite et puis s'incline à gauche,  
 Vers un fermier qui bine ou vers un gars qui fauche,  
 L'autre descend très humblement tracer un rond  
 Autour de la cabane où vit un bûcheron.

Les plus hautes et les plus larges

*te, et*  
*es*  
*épote*  
*il*  
*mes.*  
*?*  
*l'au*  
*ur,*  
*e*  
*de,*

Transportent sur leur dos de si compactes <sup>III</sup> charges  
Qu'à les voir s'en aller, par les couchants vermeils,  
Avec leurs charrois pleins et leurs lourds attelages,  
On croirait que les tours et les toits d'un village  
4 Sont en marche vers le soleil.

2 Ainsi les routes grandes ou petites  
10 Visitent  
4 De l'aube au soir, durant l'été,  
Et la ferme bruyante et le clos écarté.

Toutes se réveillent jeunes comme la vie  
2 Leurs grands gestes à travers champs convient  
6 Au travail vaste et clair,

Ceux qui mènent charreux, tombereaux et charrettes,  
Et s'arrêtent parfois pour écouter dans l'air  
Le chant flûté et saccadé d'une alouette.

10 Alors  
4 Les grand'routes, dès le matin, partent d'accord  
4 Sous les rameaux qui les ombragent  
Vers les prés et les eaux, les bourgs et les villages;

4 Et sans fatigue et sans repos  
Elles longent le mur ou le fosse' des clos;

4 Elles se haussent ou s'inclinent  
A contourner les flancs inégaux des collines;  
Elles sardent soudain à s'en aller plus loin  
Quand embaume le bréfle ou que fleurit le foin;

4 Parfois l'ombre grande des nuées  
Flotte seule à midi sur leur surface nue  
On les voit traverser les clairs arpentés de blé  
Où s'activent les bras d'un travail rassemblé.

L'une s'éloigne à droite et puis sinue à gauche,  
Vers un fermier qui bine ou vers un gars qui fauche,  
L'autre descend très humblement tracer un rond  
Autour de la cabane où vit un bûcheron.

4 Les plus hautes et les plus larges

De papillons.  
Pourtant, voici qu'à travers ton somme  
Tu es vu, dès l'aube, s'en aller  
Le cortège bariolé  
Des cent cloches qui vont à Rome  
Et leurs clochers restant  
Muets et haletants  
Durant ces trois longs jours, et d'angoisse et d'absence  
Tu t'éveilles, en écoutant  
Régner de l'un à l'autre bout des champs  
Le silence.  
Et secouant alors  
De ton pesant manteau que les ronces festonnent  
Les glaçons de l'hiver et les brumes d'automne,  
Frère Jacques, tu sonnes  
D'un bras si rude et fort  
Que tout se hâte aux prés et s'élève aux collines  
A l'appel clair de tes matines.  
Et du bout d'un verger le coucou te répond  
Et l'insecte reluit de broussaille en broussaille  
Et les sèves sous terre immensément tressaillent  
Et les frondaisons d'un mouvement et d'un

Transportent sur leur dos de si compactes <sup>charges</sup> <sup>III</sup>  
Qu'à les voir s'en aller, par les couchants vermeils,  
Avec leurs charrois pleins et leurs lourds attelages,  
On croirait que les tours et les toits d'un village  
4 Sont en marche vers le soleil.

2 Ainsi les routes grandes ou petites  
10 Visitent

4 De l'aube au soir, durant l'été,  
Ed la ferme bruyante et le clos écarté.  
Leur voisinage est doux à ceux qui, sur leur porte,  
S'assoient le soir en se parlant des choses mortes.

4 Elles savent quel est le pas,  
2 Qui tous les jours, à telle heure, s'en va  
4 Du bourg d'en haut au bourg d'en bas;  
Et les mènent au cimetière ou à l'église

6 Mais aussi vers les bois  
2 Où quelque gars violent et sournois  
4 Guette la fille qu'il courtise,  
Elles connaissent tout: bonheur, tristesse ou deuil  
Que resserrent les murs et dirobent les seuils

4 Et c'est la joie et c'est la peine  
4 Qu'elles charrient de plaine en plaine  
Avec l'entêtement de la vaillance humaine.

JEAN

Repose-toi sur moi et sois sans peur, Kato.  
Plus les propos taquins courent et se multiplient  
Plus mon cœur est alerte et mon esprit dispos.  
Je sais ce qu'il faut taire et sais ce qu'il faut dire.  
Le soir, quand on s'assemble autour des feux:  
Mon oreille est subtile et mes yeux savent lire  
Mieux que d'autres au fond des yeux.

KATO

Alors, lis dans les miens la joie

était

de l'eau

surpeur,

reposé,

Comme le voyageur sur sa bête assoupie qui regarde  
[l'étoile interminable,  
C'est ainsi que mon cœur désire vers les sources  
[désirables!

Là c'est le même silence et c'est la même nuit.  
Mais le temps est derrière moi et je sais que tout  
[est fini!

Et tout à coup, subit et pur, j'entends dans le vent  
[du jour qui se lève  
L'oiseau du ciel qui reprend le capitule et la leçon  
[brève.

Ils sont à nous : si l'on t'attaque, attaque et raille  
Et riposte comme autrefois au cabaret,  
Quand ta langue est chaude et rapide aux saillies.

JEAN

Repose-toi sur moi et sois sans peur, Kato.  
Plus les propos taquins courent et se multiplient  
Plus mon cœur est alerte et mon esprit dispos.  
Je sais ce qu'il faut taire et sais ce qu'il faut dire.

2 Le soir, quand on s'assemble autour des feux :  
Mon oreille est subtile et mes yeux savent lire  
4 Mieux que d'autres au fond des yeux.

KATO

4 Alors, lis dans les miens la joie

7.  
II  
ur  
il  
il  
lage  
i rev. 5  
lire  
lent  
nombre  
avons  
I  
oles  
ripose  
burds  
ines.  
?  
de l'eau  
e.  
sorpheur,  
repose,

était

III Dialogue Rustique 12

Jean & Kato

Dialogues rustiques

par

EMILE VERHAEREN

JEAN

8 Et maintenant, j'avoue,  
4 Qu'aux temps d'été, quand le soleil,  
2 Parmi les champs d'avoine et de méteil  
8 Dorait mes roues,  
4 Je conduisais plus fièrement et de mon mieux  
4 Mon large et sonore attelage  
Parce qu'à ta fenêtre, au loin, dans le village,  
Derrière ton rideau, me regardaient tes yeux.

KATO

10 Et moi,  
4 Puisqu'à présent j'ose tout dire  
6 Et que je n'ai plus peur  
8 D'un pli moqueur  
8 Dans ton sourire,  
2 Je te dirai qu'elle était bien pour toi  
8 La grande branche  
8 Où se massaient des fleurs  
2 Que je jetai, par jeu, comme au hasard, dimanche,  
Quand tu parlais aux gars farauds et batailleurs.

Henri Edmond Cross.

par

JOHN-ANTOINE NAU

Celui-là fut un pur et divin goéland  
Planant sur les magies claires des vagues bleues,  
Vers les images des horizons fourmillant  
De rêves, de splendeurs aux fuites radieuses; —  
Et toujours son vol calme revint effleurer  
Les grands pins moirés des calanques provençales

DIALOGUES RUSTIQUES

JEAN

Un autre, hélas, que moi l'a soudain ramassée.

KATO

Celui-là n'eut jamais mon cœur, ni ma pensée.

JEAN

Oh ! que ces mots me sont réconfortants et doux.  
Depuis deux ans, je n'ai cessé d'être jaloux  
De tous ceux-là qui te parlaient le long des haies,  
Au bout de ton jardin, où l'or des roseraies  
Eclatait en faisceaux dans le soir et la nuit.

KATO

Tu parles du passé et je vis d'aujourd'hui.  
Vraiment, il n'est que toi dont les mains m'ont touchée.  
Ah ! notre amour à nous, tiens-la dûment cachée  
Comme la main protège un feu contre le vent;  
Quoi qu'on dise chez toi, ne réponds à personne.  
Seules, la fleur qui pousse et l'herbe qui frissonne  
Ecouteront le bruit de nos baisers fervents ;  
Il ne faut pas que fil à fil et maille à maille  
On défasse le fin tissu de nos secrets.  
Ils sont à nous : si l'on t'attaque, attaque et raille  
Et riposte comme autrefois au cabaret,  
Quand ta langue est chaude et rapide aux saillies.

JEAN

Repose-toi sur moi et sois sans peur, Kato.  
Plus les propos taquins courent et se multiplient  
Plus mon cœur est alerte et mon esprit dispos.  
Je sais ce qu'il faut taire et sais ce qu'il faut dire.  
2 Le soir, quand on s'assemble autour des feux :  
Mon oreille est subtile et mes yeux savent lire  
4 Mieux que d'autres au fond des yeux.

KATO

4 Alors, lis dans les miens la joie

II  
il  
il  
lage  
i rev.  
élève  
lent  
nombre  
aïeux  
I  
solés  
riposte  
bards  
ines.  
aut  
?  
était  
de l'eau  
re.  
forpeur,  
repose,



III Dialogue rustique 12  
Jean & Kato 9

Dialogues rustiques

par

EMILE VERHAEREN

JEAN

8 Et maintenant, j'avoue,  
4 Qu'aux temps d'été, quand le soleil,  
2 Parmi les champs d'avoine et de méteil  
8 D'aurait mes roues,  
Je conduisais plus fièrement et de mon mieux

8 D'avoir, parmi tant de gars francs, conquis  
4 Celui-là seul, celui <sup>parmi tant de</sup> gars francs, celui  
Dont maintes fois mon corps rêva d'être la proie.  
8 Et néanmoins  
2 Tout en t'aimant dès la saison des foins  
2 Souvent je me suis dit « mieux que personne,  
4 Celui qui m'aime sait combien  
Est plus large et plus beau que le nôtre son bien ;  
4 Il sait aussi que son nom sonne  
Plus haut que notre nom dans les échos là-bas ;  
2 Mais il sait mieux encor combien je l'aime  
Et que mon ferme amour tout au fond de moi-même  
Est d'autant plus ardent que je n'en parle pas. »

JEAN

6 Je ne m'inquiète guère  
Si mon avoir surpasse ou balance le tien ;  
2 Je suis tenace et sûr comme la terre  
2 Et veux ce que je veux, comme il convient.  
D'ailleurs qu'importe et ce qu'on fait et ce qu'on pense  
Et le propos qui griffe et le propos qui mord,  
Puisque tous deux nous grefferons la confiance  
Solidement, sur le tronc dur qu'est notre accord.

KATO

2 Je te serai plus sûrement fidèle  
10 Que l'aile  
2 Ne l'est au vol régulier de l'oiseau.  
Quand nous serons heureux chez nous, dans notre clos,  
Tu pourras t'en aller de paroisse en paroisse  
Louer des bras nombreux pour le travail des prés  
Sans regarder, derrière toi, avec angoisse,  
Ta ferme où seule avec les gars je resterai :  
Je n'ai qu'un cœur comme je n'ai qu'une parole.

Henri Edmond Cross.

par

JOHN-ANTOINE NAU

Celui-là fut un pur et divin goéland  
Planant sur les magies claires des vagues bleues,  
Vers les images des horizons fourmillant  
De rêves, de splendeurs aux fuites radieuses ; —  
Et toujours son vol calme revint effleurer  
Les grands pins moirés des collanques provençales

JEAN

A te sentir si près de moi, avec ta chair  
Et tes lèvres, Kato, ma tête devient folle  
Et le soir s'insinue et se répand dans l'air.

KATO

Non, non, pas aujourd'hui : je me sens trop heureuse  
Pour te donner ainsi comme au hasard mon corps.

JEAN

Les fourrés sont discrets et l'ombre est désireuse  
D'être bonne pour nous en ce jour qui s'endort :  
Ma sœur était conçue avant la nuit ardente  
Où mon père et ma mère entrèrent dans leur lit.

KATO

C'est vrai ?

JEAN

Et dès longtemps les herbes fécondantes  
Avaient servi de couche à leurs amours fortuits.  
Je sais ce que je sais et ne crains aucun blâme.

KATO

On me battrait chez moi si jamais on savait !

JEAN

Puisque vraiment, dès aujourd'hui, tu es ma femme  
Personne au monde, eut-il vingt bras, ne l'oserait.

KATO

Il fait trop noir déjà et je vois aux fenêtres  
Les lampes s'allumer comme des yeux, là-bas.

JEAN

Entrons dans ce taillis de charmes et de hêtres <sup>jeune la branche des hêtres</sup>  
Et les regards des feux ne nous atteindront pas.  
Vois-tu, j'ai si souvent songé avec envie  
A cette heure affolée où j'entrerais en toi  
Comme un vainqueur soudain avec toute ma vie ;

III  
Dialogue Rustique 12  
Jean & Kato

Dialogues rustiques

par

EMILE VERHAEREN

JEAN

8 Et maintenant, j'avoue,  
4 Qu'aux temps d'été, quand le soleil,  
2 Parmi les champs d'avoine et de méteil  
8 Dorait mes roues,  
10 Je conduisais plus fièrement et de mon mieux

Où mes yeux te verraient, après l'instant d'effroi,  
Haleter de bonheur et crier de tendresse  
Et mordre le feuillage en ne le sachant pas.

KATO

Tais-toi, tais-toi : je sens que la brise caresse  
Trop doucement mon cou et mon front et mes bras.  
Et j'ai honte et j'hésite et je ris et j'ai crainte.  
Pourtant que ferais-tu si dès ce soir mon corps  
Sortait heureux et fécondé de notre étreinte ?

JEAN

Oh ! comme tout serait simple et facile alors !  
Disputes, poings tendus, refus, calculs et rages,  
Rien ne résisterait au cri de notre enfant ;  
Ce serait lui qui fixerait le mariage  
Avec son geste gauche et déjà triomphant.  
Crois-moi : je connais bien et mon père et ma mère.

KATO

Ami, entraîne-moi, toi-même au fond du bois.  
Que je ne voie, au loin ni maisons ni lumières.  
Et n'entende plus rien que ton souffle et ta voix.

Henri Edmond Cross.

par

JOHN-ANTOINE NAU

Celui-là fut un pur et divin goéland  
Planant sur les magies claires des vagues bleues,  
Vers les images des horizons fourmillant  
De rêves, de splendeurs aux fuites radieuses ; —  
Et toujours son vol calme revint effleurer  
Les grands pins moirés des calanques provençales  
Qu'on voit, au soir, les nymphes blanches errer  
Avec les djénoun et les fées orientales.  
L'aile chargée d'azur et de reflets dorés,  
Il dit suavement son extase de tendre,  
Avec des mots ravis aux parterres du ciel,  
En les jardins flottants d'Iris et d'Ariel ;  
Et sa douleur intime fut qu'on ne pût rendre,  
En des poèmes de lignes et de couleurs,  
La vie profonde qui se tapit sous les formes,  
Sous le mystère exquis de la lumière en fleur.  
Car il sut les joies et les tristesses qui dorment  
En les doux paysages ambrés de soleil,  
En la courbe des roux caps hyérois pareils  
Aux promontoires de la Grèce maternelle, —

Avec leur lame aigue, avec leur vour m. haut  
Comme des lances en bataille.

4 Chaque meule est dard et couteau  
4 Contre ce qui tord, use ou casse  
4 Contre les poings du gel et les griffes de l'eau  
4 Et les grands vents drouant l'espace.

Ainsi pendant les mois de rage ou de surprise,  
Se concentre, sans défaillir, leur force close  
Le grain qui doucement au fond d'elles repose,

Et dans les bouquets ronds aux feuillages subtils  
Des oliviers, pleurant sous la brise éternelle  
Des larmes d'argent, d'émeraude et de beryl.  
Il sut pourquoi de blondes faces enfantines  
Sont tragiques, teintées de l'outremer céleste  
Et tout ce qui menace en les torpeurs câlines  
D'un beau corps assoupi dans la fraîcheur agreste.

Maintenant il plane en l'énorme Réel bleu  
Plein de clairs aveux comme un beau regard de femme  
Et où il peut enfin contempler, bienheureux,  
Des âmes fleuries et des fleurs qui ont une âme.

12 II  
Il vit d'une vie ample et sereine Comme un cœur  
Loin du bourg où redoutissent les attelages  
Et qui tille le chanvre et qui bat le métal  
Avec leurs chaumes d'or sous un pâle soleil  
Elles forment là-bas, comme un autre village  
Le silence circule autour d'elles et lent  
L'en vient dormir le soir auprès du blé qui rêve.  
La lune monte et luit et brusquement entre  
Sous nuages au ciel torpide et somnolent  
Et les meules alors sous les astres sans nombre  
Semblent se redresser plus haut que les maisons

#### IV Les Meules. I

1 Comme des tentes pour les blés  
2 Les grandes meules fraternelles  
Se rassemblent l'hiver sur les champs isolés  
3 Et l'autan noir rôde autour d'elles.

4 Les habiles piqueurs du bourg  
5 Les ont sous la rude poignée  
De leurs fermes genoux et de leurs coudes lourds  
6 Dûment, sur le sol dur, tapées.

7 Les grains sont tournés au dedans  
8 Mais au dehors pointent les pailles  
Avec leur lame aiguë, avec leur bout mordant  
9 Comme des lances en bataille.

10 Chaque meule est dard et couteau  
11 Contre ce qui tord, use ou casse  
Contre les poings du gel et les griffes de l'eau  
12 Et les grands vents drouant l'espace.

Ainsi pendant les mois de rage ou de torpeur,  
Se concentre, sans défaillir, leur force close  
Le grain qui doucement au fond d'elles repose,

Et dans les bouquets ronds aux feuillages subtils  
Des oliviers, pleurant sous la brise éternelle  
Des larmes d'argent, d'émeraude et de beryl.  
Il sut pourquoi de blondes faces enfantines  
Sont tragiques, teintées de l'outremer céleste  
Et tout ce qui menace en les torpeurs câlines  
D'un beau corps assoupi dans la fraîcheur agreste.

Maintenant il plane en l'énorme Réel bleu  
Plein de clairs aveux comme un beau regard de femme  
Et où il peut enfin contempler, bienheureux,  
Des âmes fleuries et des fleurs qui ont une âme.

7.  
12 II  
Y vit d'une vie ample et sourde Comme un cœur  
Loin du bourg où retentissent les attelages  
Et qui tille le chanvre et qui bat le mêteil  
Avec leurs chaumes d'or sous un pâle soleil  
Elles forment là-bas, comme un autre village  
Le silence circule autour d'elles et lent  
S'en vient dormir le soir auprès du blé qui rêve  
La lune monte et luit et brusquement entère  
Tous nuages au ciel torpide et somnolent  
Et les meules alors sous les astres sans nombre  
Semblent se redresser plus haut que les maisons  
Et tout à coup attendre et barrer l'horizon  
Si loin sur les champs nus se prolongent leurs ombres.

4 Mais dès que cessent les temps froids  
4 Et qu'une écume de verdure  
2 Mouffe à la cime innombrable des bois  
4 Couvres les meules à la fois  
2 S'illuminent sur la plaine moins dure.  
4 L'aile du vent bat du midi  
4 Tout chant d'oiseau semble un présage  
2 L'ellouette bondit et rebondit  
En un vol saccadé vers les plus hauts nuages

et cœux et vœux et un murme.

4 Ils sont déjà l'un à l'autre, bien que leurs pas  
4 Soient encore loin des grandes meules  
4 Ils se tendent leurs cœurs; ils se tendraient leurs bras  
4 S'ils étaient seuls sur leurs étoules

Et quand ils se sont joints, ils s'étreignent si forte  
4 Qu'on dirait deux gerbes de paille  
4 Qu'un large poing serre entre elles et noue et sord  
4 Autour des cornes des aumailles

IV

Le baiser ferme et cru court sur leur peau  
 Leurs corps l'un de l'autre s'enivrent  
 Leur désir retenu ainsi qu'un chien sous l'eau  
 Inond, s'affole et se délire.

14

Mais jusqu'au moindre râle et jusqu'au moindre cri  
 De leurs deux spasmes réunis  
 Tout s'éteint dans l'ombre et le vent qui circule  
 De meule en meule au crépuscule.

Et maintenant que s'en viennent des bourgs lointains  
 Ceux qui transporteront les graines et les pailles  
 Dans les champs où l'on travaille.

4 Les vieilles gens quittent leur seuil

III

6 Oh! cette heure où les meules  
 5 Lasses enfin d'être seules  
 8 Font bel accueil  
 3 A ceux que l'hiver grisâtre  
 4 A fiancés au coin de l'âtre  
 Et leur prêtent pour qu'ils s'aiment et le mystère  
 L'ombre immense qu'elles allongent sur la terre

13

Ils s'en viennent chacun par un chemin à soi  
 4 Longeant les clos jusqu'à la plaine  
 Et leurs pas sont pressés dès qu'ils quittent leur toit  
 4 Et court et brusque est leur haleine.

Ils sont déjà l'un à l'autre, bien que leurs pas  
 4 Soient encore loin des grandes meules  
 Ils se tendent leurs cœurs, ils se tendraient leurs bras  
 4 S'ils étaient seuls sur leurs éteules

Et quand ils se sont joints, ils s'étreignent si forte  
 4 Qu'on dirait deux gerbes de paille  
 4 Au large poing serre entre elles et noue et bord  
 4 Autour des cornes des aumailles

2 Le baiser ferme et cru court sur leur peau  
 4 Leurs corps l'un de l'autre s'enivrent  
 Leur désir retenu ainsi qu'un chien sous l'eau  
 5 Mord, s'affole et se délire.

14

3 Mais jusqu'au moindre râle et jusqu'au moindre cri  
 4 De leurs deux spasmes réunis  
 Tout s'éteint dans l'ombre et le vent qui circule  
 4 De meule en meule au crépuscule.

Et maintenant que s'en viennent des bourgs lointains  
 Ceux qui transporteront les graines et les pailles  
 4 Vers les granges où l'on travaille:  
 Les meules ont vécu leur gloire et leur destin.  
 Elles craquent l'une après l'autre au soir penchant  
 Dans le vide tragique et sinistère des champs  
 Et le sol recroûte de ses herbes sans nombre  
 Et seuls les amants clairs qui forgent l'avenir  
 Gardent encor dans leur cœur feu le souvenir  
 Des meules projetant à l'infini leurs ombres.

Le berger.

Tu l'estimes donc bien, ton paisible métier ?

Le jardinier

Autant que l'adorait mon père.

Il fut aussi, dans son beau temps, bon jardinier  
 Mais tu, on ne fait bien que ce qu'on a vu faire  
 Depuis l'enfance, à son foyer.

Le berger.

Mon père à moi

Était, Dieu savait quoi.

Le soir, il s'en allait errer au fond des plaines  
 Et se rembrunir que les fourbes et hors d'haleine  
 Pour s'abattre à l'aube et dormir en son lit.  
 Sur quel pivot tournait sa vie aléatoire

Le jardinier

Avant de t'arrêter ch'z nous, en nos vergers  
Où donc as-tu porté tes pas berges ?

Le berger.

Par les chemins griffus de ronces et d'épines  
Aux pays violés de la dure Campine  
J'ai séjourné longtemps et soigné les troupeaux  
Du bien en cor, au bord des flots, dans les hameaux  
D'où l'on peut voir les barques  
Allant, venant où la pêche les parque  
Avec leurs grands mats clairs  
Et leur voilure et leurs cordages  
Comme de mobiles villages

Peupler la mer

Ce sont de longs sablons et des régions sèches.  
Que ces pays battus par la grêl ou l'embrun.

Le jardinier

La plaine avec ses jardins verts aux ombres fraîches  
A nourri mon enfance et mes jours un à un  
Aujourd'hui je suis vieux; mais l'art dont je dispose  
Réserve encore à étager au long des murs

D'après un jeu savant et sûr

La parure épineuse et flexible des roses  
Je bêche en cor, et ferme et dur est mon jarret.  
Mon front quoique cheuve, cache plus d'un secret  
Je vis tranquillement de celui qui jardine  
D'après quelque beau livre important et profond  
Étant d'ici, j'ai senti le sol jusqu'au profond  
Comme si mes deux pieds s'y perdaient en racines.

Le berger.

Tu l'estimes donc bien, ton paisible métier ?

Le jardinier

Autant que l'adorait mon père.  
Il fut aussi, dans son beau temps, bon jardinier  
Vols-tu, on ne fait bien que ce qu'on a vu faire  
Depuis l'enfance, à son foyer.

Le berger.

Mon père à moi  
Était, Dieu savait quoi.  
Le soir, il s'en allait errer au fond des plaines  
Et se ventrait que les fourbes et hors d'haleine  
Pour s'abattre à l'aube et dormir en son lit.  
Sur quel pivot tournait sa vie aléatoire

2

Nul ne le sut jamais; et la mort et l'oubli  
ont effacé son nom des fragiles mémoires;  
Moi seul encor j'peux à lui.

Le jardinier

Comme l'on sent déjà les lumières d'octobre  
Ne plus baigner les fleurs que de rayons trop sombres  
Et vainement dorer sur les pignons voisins  
Même à midi, le cœur acide des raisins!  
Bientôt j'alignerai sous les longs toits de verre  
Très à l'abri des froids soudains et meurtriers  
Le feuillage noir et soufflé de mes lauriers  
Et je m'enfermerai avec eux dans la serre,  
Alors des soins nombreux, précis et délicats  
Occupent mes jours auprès des plantes rares  
Si bien qu'on me prendra souvent pour un avare  
Qui caresse les ors cachés de ses ducats.  
Mes doigts durcis et gros, mes larges mains balles  
Prépareront la noix en blanc des araliés  
À l'heure où mord le givre et travaillent les vents;  
Et l'humble cyclamen et le haut lys fervent  
Et les geraniums et les fuchsias tristes  
Dévoileront aux yeux quels sont mes goûts d'artiste.  
~~Pendant de très longs jours, je ne fumerai point  
Pour qu'une fleur jamais ne respire en son coïse  
Au l'instinct et meilleure et docile atmosphère  
Qu'avec un feu constant j'accroche au modère~~

Le berger.

Nos pieds ne marchent pas dans le même sentier  
Mais vous aimez trop bien les choses que vous faites  
Pour qu'un blâme, fût-il léger, naisse en ma tête  
Moi, j'ai vu d'Étendue et de marches au loin  
J'aime l'immensité et la beauté des plaines  
Où le vent souffle et court et vol à perdre haleine  
N'ayant qu'un vieux berger rôdeur comme témoin,  
Pourtant la plaine la plus belle  
M'est toujours celle

Que font

Les dos mouvants de nos moutons  
Quand ils paquent, de l'aube au soir, en pelotons  
Sur les écueils

Et que l'ombre grêle et tranquille des breutes  
Au coucher du soleil s'étend sur leurs toisons  
Certes, j'ai quelquefois rêvé à l'étaurdie  
D'une existence au loin, en des pays, là-haut.



Mais je suis revenue toujours vers mon troupeau  
Aimant pour l'enquerir, jusqu'à ses maladies  
Je peux soigner et les brebis et les bœliers  
Et leur langue et leurs pieds et leur corne et leurs pattes.  
Je sais plus d'un remède étrange à employer  
Et fais un baume avec des plantes écarlates  
Que je cueille, tout seul, sous la lune, à minuit.

Le jardinier  
On se nomme sorcier, là-bas, dans le village  
Le berger.

Je sais ce qui apaise et sais ce qui soulage  
Mais je n'ignore pas ce qui tue et détruit  
Le jardinier

Faut-il croire ce qu'on a dit, dans les vieillies?  
Le berger.

Plus d'un regard habite au fond de mes deux yeux  
Et ma vue est subtile et toujours inuitte  
Et je tiens mon crédit de l'astre aux rayons bleus.  
Le jardinier

Si nous n'étions amis, peut-être aurais-je crainte  
Le berger

Je ne suis ni le mal, ni la peur, ni l'effroi  
Pour tout homme qui croit à mon pouvoir sans feinte,  
Je me sens fort, surtout quand la nuit des beaux mois  
Je circule entouré de présages insignes  
Et que tout feu tournant au ciel me semble un signe  
Que l'avenir me fait et qu'il ne fait qu'à moi  
Mon cœur s'exalte et bat, mon âme est dans l'attente  
Et c'est alors que les herbes et que les plantes  
Aux lisières des bois me disent leur vertu  
Et que près d'un tilleul ou d'un charme sorte  
Je fais vers les hameaux les gestes qui conviennent  
Mais dont seuls les yeux des écoles se souviennent.

Le jardinier  
Que n'ai-je sa puissance en consultant la nuit  
Par ma fenêtre, à l'heure où mon lit me réclame.  
Le berger.

Aimez votre foyer et soignez-en les flammes  
Et cultivez vos fleurs en leurs pots rebondis:  
Votre esprit n'est point fait pour percer le mystère  
Dont le ciel suspend l'ombre ou le feu sur la terre  
Le marais fume au loin et le temps va changer  
Adieu, probe et doux jardinier Le jardinier  
Adieu, berger.

à la tête pleine  
à la tas de mots nouveaux que je ne comprends pas.  
croirait bien qu'il perd l'haleine  
à Quand il 16  
dit les dit,  
"Lays et si nombreux sont-ils !"  
son aîné qui tient ma ferme  
commence peu à peu à penser comme lui  
à son cas est pris, l'erreur y germe;  
j'étais jadis son guide et parfois son appui  
à Mais aujourd'hui  
à Si je lui parle et s'il m'écoute  
est que pour se tenir et suivre une autre route  
à Que celle où j'ai marché !  
à Si dernièrement a-t-il vendu son seigle  
à Et tout son blé fauché  
à plus au boulanger comme il était de règle

Diabolique 15  
à l'heure Promesse  
à l'heure 135 x 37

Andoine  
Pour apprendre à noircir quelque papier friole  
Nos fils envoient là-bas au loin, vers les écoles,  
à leurs fillettes et leurs gamins,  
Et c'est à nous, les vieux, qu'on impose la tâche  
de mener paître au ~~long~~ long des sinueux chemins  
à Les vaches  
2. Et de reprendre après combien de temps  
Les besognes qu'on fit quand on était enfant.

Guillaume  
Je m'en souviens encor : j'avais huit ans à peine  
qu'on me poussait déjà, là-bas, de plaine en plaine,  
à fuet souple et claquant, le bétail noir et roux,  
à je faisais griller quelques faines de hêtre  
à Suis la cendre d'un feu champêtre  
Et qu'on était content de mon travail chez nous.

Antoine  
à l'esprit des champs a bien changé  
2. Et nul ne voit le séduisant danger  
à Qui nous attire et nous menace,  
à on ne fait plus chez nous des gens de notre race  
à Au front compact comme le poing ;  
à tout se desserre et se disjoint  
Et le meilleur s'en va et rien ne le ramène :  
on dirait d'un sarnis où passeraient les graines.

Guillaume  
6. Depuis qu'il fut soldat  
Mon fils est revenu des pays de là-bas



à la tête pleine  
d'un tas de mots nouveaux que je ne comprends pas.  
On croirait bien qu'il perd l'haleine  
Quand il dit les dit.

Si longs et si nombreux sont-ils !  
Et son aïné qui tient ma ferme  
Commence peu à peu à penser comme lui  
Son cas est pris, l'erreur y germe;  
J'étais jadis son guide et parfois son appui  
Mais aujourd'hui  
Si je lui parle et s'il m'écoute  
Ce n'est que pour se tenir et suivre une autre route  
Que celle où j'ai marché!

Ainsi dernièrement a-t-il vendu son seigle  
Et tout son blé fauché

Non plus au boulanger comme il était de règle  
Depuis le temps de mon aïeul  
Mais à quelque marchand de la ville prochaine  
Qui n'a qu'un prix, un seul,  
Pour tout ce qu'il achète et ce qu'il vend de grains.

Antoine  
Comment ne point se plaindre ou ne se fâcher pas  
Depuis que l'on a peur de se lasser les bras  
Et de s'user les poings et de ployer l'échine  
Et que l'on fait venir de suévoises machines  
Qui active un feu mauvais et qui bat le froment  
Et le seigle, et l'avoine, et l'orge, aveuglément!

Depuis cinquante ans furent les mêmes causes  
De l'orgueil des cités et du grand deuil des champs.  
Des anciens chemins sinueux et penchants  
Autour des vieux enclos et des eaux solitaires!  
Mais qu'on coupe en deux les prés héréditaires  
Et une gare stridente et de cris et de bruits  
Remplace les hameaux, au milieu de la nuit  
Une route de fer, de feu et de scories  
Détruit les vergers bornant les métairies  
Et qu'il n'est plus un coin au fond des bois, là bas,  
Où le sifflet d'un train soudain ne s'entend pas.

Antoine  
Le soir, quand je me rends au bout de l'avenue  
Que je vois jetant là haut, jusques aux nues,  
Un lueur, c'est la ville flamboyante au loin.  
Je rentre chez moi en lui montrant le poing



18  
4  
Pereux de lui crier ses torts dans les ténèbres.  
Il apparaît alors si méchamment funèbre,  
Et si mauvaise et si fautive, que je voudrais  
Qu'elle brûlât d'un coup comme un pan de forêt  
Sans l'étreinte et le viol des flammes rouges  
Burlât dans ses palais et râlât dans ses bouges  
Où, si ma haine avait, pour <sup>me</sup> la servir, tant bras!  
Mais mon corps est piteux et mes membres sont las  
Et rien n'est pauvre et vain comme un flot de paroles!

Guillaume

C'est la sagette et la raison qui nous isolent,  
Mais, qu'on croule le ciel, je n'avouerais jamais  
Qu'il est mal de penser ainsi que j'aurais  
Me souvenant des miens qui pensaient bien naguère,

173  
Ce n'est plus le travail, mais c'en est la risée.  
Et Dieu sait bien pourquoi la grange et la moisson  
Flambent parfois et font crier tout l'horizon  
Dès que s'échappe au loin quelque cendre embrasée.

Guillaume

Lors ces malheurs, ami, nous viennent de la ville  
Instruente et vorace, arrogante et servile,  
Qui se ramasse au loin et puis boudit vers nous  
Avec ses trains bandés sur des rails métalliques  
Avec ses cris tendus de fils télégraphiques  
A travers le ciel pur et le vent clair et doux.  
Il ne faudrait nommer qu'en nous signant, ces choses  
Qui depuis cinquante ans furent les mornes causes  
De l'orgueil des cités et du grand deuil des champs.  
O les anciens chemins sinueux et penchants  
Autour des vieux enclos et des caux solitaires!  
Voici qu'on coupe en deux les prés héréditaires  
Là une gare stridente et de cris et de bruits  
Réveille les hameaux, au milieu de la nuit  
Par une route de fer, de feu et de scories  
Traverse les vergers bornant les métairies  
Et qu'il n'est plus un coin au fond des bois, là bas,  
Où le sifflet d'un train soudain ne s'entend pas.

Antoine

Le soir, quand je me rends au bout de l'avenue  
Ce que je vois jetant là haut, jusques aux nues,  
Une lueur, c'est la ville flamboyante au loin.  
Et se rendre chez moi en lui montrant le poing



Heureux de lui crier ses torts dans les ténèbres. 4

Elle apparaît alors si méchamment funèbre 18  
Et si mauvaise et si fautive, qu'on se voudrait  
Qu'elle brûlât d'un coup comme un pan de forêt  
Et sous l'étreinte et le viol des flammes rouges  
Hurlât dans ses palais et râlât dans ses bouges  
Ah! si ma haine avait, pour <sup>me</sup> servir, cent bras!  
Mais mon corps est pitoyable et mes membres sont las  
Et rien n'est pauvre et vain comme un flot de parole!

Guillaume

C'est la sagesse et la raison qui nous isolent.  
Mais, qu'on crève le ciel, je n'avouerai jamais  
Qu'il est mal de penser ainsi qu'on pensait  
Me souvenant des miens qui pensaient bien naguère,  
Quand nous serons partis, qu'en deviendra la terre?

Autain

On dira de nous deux "Ils furent paysans,  
L'enlacement, et dans leurs os et dans leur sang,  
Et leur âme ne s'est de leur corps retirée  
Qu'à l'heure où la folie <sup>est perdue</sup> ~~se va~~ leur contée.

J. Emile Verhaeren.



VII

Dialogue rustique  
Pierre

3  
20

4 A Saint Corneille, ami des bêtes  
Qui broutent sur la digue et dans les flots changeants

10 Réflètent

Leur muse humide et bleu dont les poils sont d'argent

5 Je veux offrir une couple

8 De pigeons souples.

Jean.

Ed moi, je donnerai à S<sup>t</sup> Umand, patron  
Des longs et leuts broupeaux qui, dist l'aube, s'en vont  
Londré l'herbe brillante où mille insectes bougent

6 Deux coqs luisants et rouges.

Pierre

4 Et l'on vendra coqs et pigeons

4 Dans un panier tressé de joncs

4 Un jour de bombance et de liesse

4 Devant l'église, après les messes.

Jean

4 Mes coqs sont beaux comme des fleurs

4 <sup>où le soleil met des lueurs</sup>

4 Un glaive d'or se courbe en crête

4 Et se hérissé sur leur tête

Leur coup de bec précoc  
Happait l'insecte au long du mur

Et dès qu'ils en eurent la taille

Un beau matin, dans un fossé

Face à face, le col dressé

Ils lurrèrent, entre eux, bataille.

Pierre

Mes pigeons doux et familiers  
Furent nourris au colombier

Avec du vrai maïs d'Espagne.

Si je sème, dans la campagne,

Toujours, je reconnais leur vol  
Rien qu'à son ombre, au ras du sol;

Dès que l'autan quitte les terres 3  
Ils repeuplent mon toit moussu 22  
D'amours roucoulants et pansus  
Et dans le creux de ma gouttière  
Joignant leurs becs courts, mais vermeils  
Ils s'accouplent sans le soleil.

Jeau  
J'ai séparé mes coqs par des cloisons de lattes  
4 Avant le jour qu'au bout des pattes  
Leur eût poussé le courbe et féroce éperon  
Leur voix n'était encor qu'étouffée d'écharie  
Qu'ils <sup>s'entendaient</sup> s'entendaient déjà à sonner du clairon  
6 Devant l'aube effarée.  
Ils paraissaient si fiers de faire un peu de bruit  
Leur travail exigeait la lutte et le conflit.

Pierre 21 2  
4 Mes deux pigeons me font songer  
4 A deux sabots de bois léger  
4 Qui'on aurait peints de couleurs claires  
4 Et qui trottent au long du jour  
4 Dans la cuisine et dans la cour  
4 Et sur le seuil plein de lumière

Jeau  
4 Mes coqs sont nés dans mon fournil  
4 Au creux du mur sous la grande arche:  
4 Ils étaient vifs, mais si petits  
4 Qui'on aurait dit des œufs qui marchent.  
4 Ils grandirent dans le soleil  
4 D'un avril clair à juin pareil,  
4 Bientôt sur leur patte menue  
4 Ils étiraient leur aile nue  
4 Leur coup de bec précis et dur  
4 Happait l'insecte au long du mur  
4 Et dès qu'ils en eurent la taille  
4 Un beau matin, dans un fossé  
4 Face à face, le col dressé  
4 Ils lurrèrent, entre eux, bataille.

Pierre  
4 Mes pigeons doux et familiers  
4 Furent nourris au colombier  
4 Avec du vrai maïs d'Espagne.  
4 Si je sème, dans la campagne,  
4 Toujours, je reconnais leur vol  
4 Rien qu'à son ombre, au ras du sol;

3  
22  
4 Dès que l'autan quitte les terres  
4 Ils repeuplent mon toit moussu  
4 D'amours roucoulants et pansus  
4 Et dans le creux de ma gouttière  
4 Joignant leurs becs courts, mais vermeils  
4 Ils s'accouplent sans le soleil.

Jeau  
J'ai séparé mes coqs par des cloisons de lattes  
4 Avant le jour qu'au bout des pattes  
Leur eût poussé le coube et féroce éperou  
Leur voix n'était encor qu'étouffée déchirée  
Qu'ils s'entre-<sup>s'entre-</sup>étaient déjà à sonner du clairon  
6 Devant l'aube effarée.  
Ils paraissaient si fiers de faire un peu de bruit  
Leur orgueil exigeait la lutte et le conflit  
Et les poules qui les fuyaient, prises de crainte  
Se résignaient quand même à subir leur ardeur  
Chaque fois que leur bec violent et vainqueur  
Les ployait sous sa brusque et sauvage contrainte.

Pierre  
Avec mes deux pigeons dont le volant essor  
Se jouait dans le vent et prolait les nuages  
4 J'ai bien des fois tenté le sort.  
Ils partaient quelque jour pour de lointains voyages  
Portés de trains en trains jusqu'à la mer là-bas.  
Leur retour au pays était lutte et combat  
4 D'une aile ardente et enivrée  
Ensemble ils traversaient de terribles courbes  
Où l'aigle immense et brusque autour des monts planait  
Au cœur même du ciel le péril faisonnait

Mes coqs perdent l'orgueil qu'annonçait leur voix  
Et que leur ardeur s'élève ainsi que leur jeunesse.

Pierre  
J'observe mes pigeons et les soigne sans cesse  
Je devine aussi à des signes nombreux  
Que leur vaillance est morte et qu'ils deviennent <sup>vieux</sup>  
Finis les beaux départs et les stridents voyages  
A travers l'or du ciel et l'argent des nuages  
Dans le vent merveilleux qui bondit de la mer!  
Sur mon chaume de mousse et de lichen couvert  
Ils ramassent leur corps en boule prisonnière  
Leur bec pour se distraire agace une humble plante  
Dont la graine a poussé sur le bord de mon toit



Un beau matin, s'envoleront, en tapinois 5  
Les pigeons qui sont encor leurs deux compagnes  
Pour rechercher, au loin, par les vastes campagnes  
Sous des chaumes plus durs de plus chaudes amours

Jeau

24

Si l'ardeur de mes coqs n'était point en secours  
J'hésiterais peut-être  
À présenter au saint mon offrande champêtre;  
Que leur crête retoube et durcisse tant mieux;  
Car je ne voudrais pas qu'aux euehères banales  
Quand une poule est mise en vente à côté d'eux  
Leur amour réveillé fit tout à coup scandale.

Pierre

Comme je ne voudrais pas que mes pigeons trop prompts  
Dussent s'écarter de leur vol, de la main qui les tâte

4 Mais la vitesse de leur course  
S'exaltait au point qu'elle chassait le danger  
Souvent un même prix leur était partagé  
4 Oh! le bel or clair et léger  
Qui dans ces mois heureux illuminait ma couche!

Jeau

Ils n'ont jamais quitté ni mon pri, ni ma cour  
Mes coqs aigus et fiérs, mes coqs pattus et lourds  
Dont le destin est d'être rois et d'être maîtres  
Ils savent ce qu'il faut ou défendre ou permettre  
Pour que règne la paix en son cours régulier,  
Que deux poules se disputent au poulailler  
Sitôt l'un d'eux se campe et se maintient entre elles  
Et sa seule présence apaise les querelles  
Hélas pourquoi faut-il que depuis quelques mois  
Mes coqs perdent l'orgueil qui sonnait de leur voix  
Et que leur ardeur tombe ainsi que leur jeunesse.

Pierre

J'observe mes pigeons et les soigne sans cesse  
Et je devine aussi à des signes nombreux  
Que leur vaillance est morte et qu'ils deviennent  
Finis les beaux dépôts et les stridents voyages  
A travers l'or du ciel et l'argent des nuages  
Dans le vent merveilleux qui bondit de la mer!  
Sur mon chaume de mousse et de lichen couvert  
Ils ramassent leur corps en boule frissonnante  
Leur bec pour se distraire agace un humble plante  
Dont la graine a poussé sur le bord de mon toit

Un beau matin, s'envoleront, en tapinois 5  
Les pigeonnets qui sont encor leurs deux compagnes  
Pour rechercher, au loin, par les vastes campagnes  
Sous des chaumes plus durs de plus chaudes amours

Jean

24

Si l'ardeur de mes cogs n'était point en décours  
6 J'hésiterais peut-être  
A présenter au saint mon offrande champêtre;  
Que leur crête retombe et durcisse tant mieux;  
Car je ne voudrais pas qu'aux euhères banales  
Quand une poule est mise en vente à côté d'eux  
Leur amour réveillé fit tout à coup scandale.

Pierre

Comme je ne voudrais pas que mes pigeons trop prompts  
Pressés tout d'un coup, de la main qui les tâte  
7 ~~se fussent laissés~~ se fussent laissés  
Un bon marché se fait sans surprise et sans hâte  
Et sans qu'il en résulte un motif à jurons

Jean

4 Ainsi chacun tire avantage  
Et du don qu'il apporte et du don qu'il reçoit  
Nous honorons le ciel en faisant bon emploi  
De ce qui est marqué par l'usure et par l'âge  
Et nos gestes pieux ne nous ruinent pas

Pierre

4 Et Saint Amand et Saint Cornille

L'orage

26

Parmi les pommes d'or que frôle un vent léger  
Tu m'apparais, là-haut, glissant de branche en branche,  
Lorsque soudain l'orage accourt en avalanche  
Et lacère le front ramé du vieux verger.

Tu fuis craintive et prestre et descends de l'échelle  
Et t'abrites sous l'appentis dont le mur clair  
Devient livide et blanc aux lueurs de l'éclair  
Et dont sonne le toit sous l'averse de sa grêle.

4 S'éjouissent et s'émerveillent 6  
D'entendre, dans leurs troncs, tinter le clair <sup>sucre</sup>  
4 Et leur faveur comme avivée  
5 Le départit pour de longs jours 25  
6 Aux nouvelles couvees  
Dont s'animent nos clos et se peuplent nos cours

Parmi les pommes d'or que frôle un vent léger  
 Tu m'apparais, là-haut, glissant de branche en branche,  
 Lorsque soudain l'orage accourt en avalanche  
 Et lacère le front ramu du vieux verger.

Tu fuis craintive et prestre et descends de l'échelle  
 Et t'abrites sous l'appentis dont le mur clair  
 Revient livide et blanc aux lueurs de l'éclair  
 Et dont sonne le toit sous l'averse de la grêle.

Mais voici tout le ciel redevenu vermeil.  
 Alors, dans l'herbe en fleur qui de nouveau t'accueille  
 Tu tends, du bout des doigts, pour qu'il sèche au soleil,  
 Le fruit mouillé que tu cueillis, parmi les feuilles.

Des hameaux recueillis et des humbles maisons

Les Angelus des petites chapelles  
 D'une voix grêle, les rappellent;  
 Midi les serre en rond  
 Autour des drons. →

En petits tas, elles prolongent leur sieste  
 Jusqu'au moment où s'animent les champs.  
 L'heure sonnant alors joyeuse et prestre  
 Les disperse sur le penchant  
 Des talus verts et des collines;

28  
Déjà les brouillards fins tissent leurs mousselines  
Mais les ombres se ravivent encor  
Et s'allongent et s'étalent dans le décor  
Et le faste sanglant des fleurs et des fruits rouges  
Et ne rendent qu'au soir ou plus ni vent ni bruit.  
Ne bougent,  
Toutes ensemble, au bercail de la nuit.

III Les ombres. 27  
4 Croquant de tes rayons sans nombre  
6 Le feuillage léger →  
10 Soleil →  
4 Tu promènes, comme un berger  
4 Le tranquille troupeau des ombres  
4 Sur les jardins et les vergers  
6 Dès le matin, par bandes,  
4 Sitôt que le ciel est vermeil,  
8 Elles s'étendent, →  
2 Elles gagnent, <sup>au loin</sup> <sup>jusqu'à</sup> la <sup>bas</sup> <sup>et</sup> horizon: 10  
2 Leur masse lente et leurs dessins mobiles  
4 Ornent les toits couverts de tuiles  
4 Et se penchent sur les pignons  
Des hameaux recueillis et des humbles maisons  
2 Les angelus des petites chapelles  
4 D'une voix grêle, les rappellent;  
6 Midi les serre en rond →  
8 Autour des drons. →

En petits tas, elles prolongent leur sieste  
2 Jusqu'au moment où s'animent les champs:  
2 L'heure sonnant alors joyeuse et prête  
4 Les disperse sur le penchant  
4 Des talus verts et des collines;

Déjà les brouillards fins tissent leurs mousselines  
Mais les ombres se ravivent encor  
Et s'allongent et s'étalent dans le décor  
Et le faste sanglant des fleurs et des fruits rouges  
Et ne rentrent qu'au soir ou plus ni vent ni bruit.  
Toutes ensemble, au berceuil de la nuit.

6 Pour en orner, gaîment, ta bouche.

Pierre

6 J'étais bien jeune alors.

Marianne

4 Tu l'es toujours quand tu veux l'être.

Pierre

Non pas; mais jeune ou vieux, je veux rester le maître.

6 Depuis bientôt dix ans  
Que nous vivons, en vrais époux, de notre champ

8 Nulle minute  
Ne fut encor vouée aux cris et aux disputes  
4 Qu'on prodigue dans les hameaux

4 Certes, je ne m'en vante guère  
Et chacun porte ou cache un vieux lot de misères  
4 Dans ses poches ou sur son dos.

Marianne

Je fais ce que je puis et même le dimanche  
Je soigne jusqu'au soir ma chière et mon bétail  
C'est à peine si l'on m'assiste en mon travail:  
La litière est curée et les croupes sont blanches  
2 Et chaque bête est abondante en lait.

Pierre

4 Que tu fasses ce que tu fais  
4 Plus strictement qu'une autre femme  
4 Je le constate et le proclame  
Pourtant si notre jeune et complaisant voisin

Deux dialogues

1. Entre deux paysans  
2. Marianne et Pierre

Marianne

Je fus à toi depuis que je te vis là-haut  
8 à coups égaux  
4 Couper des branches, près du ciel;  
4 Grand ceux d'en bas, faisaient appel  
8 à ta prudence  
4 Ou d'élançais plus haut encor  
4 Et ta hache frappait plus fort  
4 Et répandait comme en cadence

10 La mort.  
Le vent te balançait par dessus les dangers  
Et je craignais pour toi, mais j'aimais tant l'audace  
De tes gestes puissants dans le vent et l'espace  
Et quand le soir, tu descendais prompt et léger  
Ou te cueillais au pied des troncs, parmi les souches  
8 Une fleur d'or  
6 Pour en orner, gaîment, ta bouche.

Pierre

6 J'étais bien jeune alors.

Marianne

4 Ou l'es toujours quand tu veux l'être.

Pierre

Non pas; mais jeune ou vieux, je veux rester le maître  
6 Depuis bientôt dix ans  
Que nous vivons, en vrais époux, de notre champ  
8 Nulle minute  
Ne fut encor vouée aux cris et aux disputes  
4 Qui'on prodigue dans les hameaux

4 Certes, je ne m'en vante guère  
Et chacun porte ou cache un vieux lot de misères  
4 Dans ses poches ou sur son dos.

Marianne

Je fais ce que je puis et même le dimanche  
Je soigne jusqu'au soir ma chière et mon bétail  
C'est à peine si l'on m'assiste en mon travail:  
La litière est curie et les croupes sont blanches  
2 Et chaque tête est abondante en lait.

Pierre

4 Que tu fasses ce que tu fais  
4 Plus strictement qu'une autre femme  
4 Je le constate et le proclame  
Pourtant si notre jeune et complaisant voisin  
Ce donnait moins souvent son brusque coup de main  
Je serais plus encor content de notre étable.

Marianne

Con cœur serais-il donc à tel point irritable  
Qu'il prit ombrage et peur de l'aide d'un enfant.

Pierre

4 Si j'en parle, c'est pour en rire  
Et voir comme aussitôt ton amour se défend.

Marianne

Cou parles mal, toupiers quand tu n'as rien à dire

Pierre

Je veux que notre bien soit le bien de nous seuls  
Que notre seul appui lui soit richesse et force:  
Ainsi pensaient d'instinct mon père et ton aïeul  
En leur âme têtue, ombrageuse et reborse.

Jalous.

Pierre

Si j'l'étais, je viendrais le surprendre  
Sous le hangar, l'après-midi, soudainement  
Quand mon frère t'a vue embrasser son amant.

Marianne

Ces yeux voient un feu rouge où ne dort qu'une cendre,  
Et des enlacements où n'existent que jeux

Pierre

Alors pourquoi, dans la grange, juste au milieu  
La paille plate est-elle au ras du sol couchée?



Marianne 4  
Ami, c'est que la chatte y mit bas sa nichée. 32

Pierre  
Alors pourquoi voit-on dans le chemin d'en bas  
L'empreinte de ses pas, si proche d'autres pas  
Que vos deux corps ont dû s'y toucher et s'étreindre?

Marianne  
C'est que mes pieds et mes genoux avaient à craindre  
Les morsures d'un chien dont l'aboi me frôlait

Pierre  
Alors pourquoi grand je m'en fus au bois retraits  
Là-je trouve, comme au hasard, près des fontaines  
Dans le gazon meurtri cette boucle chaste  
Lui certes appartenait à des cheveux défaits?

Marianne 3  
Un simple enfant, dont l'aide est un secours léger...!

Pierre  
N'importe! Il est pour moi l'intrus et l'étranger  
Et puis ne sais-tu pas que mon oreille est fine? 31

6 Que ce qu'on n'entend pas  
4 Elle le sait et le devine:  
Mes pas ont beau marcher vers mon travail là-bas  
Y'écoute ici, en ma maison, un autre pas  
Aller avec le tien du fournil à l'étable  
Quelqu'un s'assied chez moi, sur ma chaise, à ma table,  
Parle de mon bétail et s'abreuve à mon broc:  
La place est encore chaude au moment où j'arrive  
Et quand je me rassieds lui peut-être s'enquise  
Par le chemin couvert qui contourne mon clo.

Marianne  
Jalous!

Pierre  
Si je l'étais, je viendrais le surprendre  
Sous le hangar, l'après-midi, soudainement  
Quand mon frère t'a vue embrasser son amant.

Marianne  
Ceux yeux voient un feu rouge où ne dort qu'une cendre,  
Et des enlacements où n'existent que jeux

Pierre  
Alors pourquoi, dans la grange, juste au milieu  
La paille plate est-elle au ras du sol couchée?

Marianne

Ami, c'est que la chatte y mit bas sa nichée. 4

Pierre

Alors pourquoi voit-on dans le chemin d'en bas  
L'empreinte de ses pas, si proche d'autres pas  
Que vos deux corps ont dû s'y toucher et s'étreindre?

Marianne

C'est que mes pieds et mes genoux avaient à craindre  
Les morsures d'un chien dont l'abri me frotait

Pierre

Alors pourquoi grand je m'en fus au bois retraits  
Là-je trouvé, comme au hasard, près des fontaines  
Dans le gazon meurtri cette bouclette châtaine  
Lui certes appartenait à des cheveux défaits?

Marianne

C'est que je peigne au bord de l'eau ma chevelure  
Depuis que mon miroir en ses mains s'est brisé

Pierre

O femme dont l'astuce est plus fine et plus dure  
Que les éclats pointus d'un caillou fracassé!

Marianne

Je te dis vrai, tu peux me croire  
Et si tu veux fouiller et la huche et l'armoire  
Ceu n'y trouveras rien  
Lui ne soit rien ou ne soit rien  
Et puis voici mes yeux : regarde  
Craignent-ils plus tes faux soupçons

Pierre

Et si j'oublie et si l'ardeur et si la fièvre  
Et si ma tâche redemandaient tes lèvres?

Marianne

Je chanterais ;  
Dois-tu, tu n'as jamais cessé un instant d'être  
L'homme que mes deux yeux ont vu, là-haut,  
A coups égaux  
Ecimer près du ciel les chênes et les hêtres  
Celui que menaçaient le vent et le danger  
Mais qui toujours prompt et léger  
Descendait sur le sol cueillir parmi les souches  
C Pour en orner sa bouche  
D Une fleur d'or.

La Fermière.

34

Dans son enclos ceint de hauts murs  
Où pousse au long des prés l'armoise ou la jonquille  
Elle accepte son sort parmi les hommes durs  
4 La fermière à l'âme tranquille.

L'insigne orgueil, ruse, fureur  
Haine sournoise, ardeur brusque, rage funeste  
N'ont eu raison de sa constante bonne humeur  
Ni du beau calme de son geste

D'un seul mot clair et familier  
Elle apaise l'envie et l'âpre violence;  
Elle sait dompter ceux-là qui ne veulent plier,

4 Que le seul de notre maison  
5 Craint l'ombre qui s'y attarde? 33  
Nous nous entendons bien; pourquoi troubler l'accord  
Qui malgré toi demeurera senac et fort  
Lorsque tu comprendras quelle fut ta folie?

Pierre

Comme tu sais adroitement sucer la lie  
Du vin que je dois boire et bois à tes côtés  
Pourtant si par hasard ou par malheur aventure  
J'allais au bois et abattais un soir d'été  
Celui qui grâce à toi me fut rage et sorture.

Marianne

8 J'en pleurerais.

Pierre

Et si j'oublie et si l'ardeur et si la fièvre  
Et si ma lâcheté redemandaient tes lèvres?

Marianne

8 Je chanterais;

Vois, tu, tu n'as jamais cessé un instant, d'être

2 L'homme que mes deux yeux ont vu, là-haut,

8 A coups égaux,

Ecimes près du ciel les chênes et les hêtres

Celui que ~~menaçait~~ <sup>menaçait</sup> le vent et le danger

4 Mais qui toujours prompt et léger

Descendait sur le sol cueillir parmi les souches

6 Pour en orner sa bouche

8 Une fleur d'or.

A

La Fermière.

34

4 Dans son enclos ceint de hauts murs  
 où pousse au long des prés l'armoise ou la jonquille  
 Elle accepte son sort parmi les hommes durs  
 4 La fermière à l'âme tranquille.

4 L'insigne orgueil, ruse, fureur  
 Haine sournoise, ardeur brusque, rage funeste  
 N'ont eu raison de sa constante bonne humeur  
 4 Ni du beau calme de son geste

4 D'un seul mot clair et familier  
 Elle apaise l'envie et l'âpre violence;  
 S'il faut dompter ceux-là qui ne veulent plier,  
 4 Rien n'est plus fort que son silence.

4 Elle peine de l'aube au soir  
 Distribuant à tous ses paroles égales  
 Et l'humble ouvrier trouve une place où s'asseoir  
 4 Autour de sa table frugale.

4 Ses cheveux aux bandeaux vermeils  
 Dorent tout son visage au jour de la croisée  
 L'ombre est vaste qui suit aux champs, dans le soleil  
 4 Sa grande marche balancée.

4 Ses yeux sournois et des mots sans merci

4 Changent de ton en parlant d'elle.

4 On l'aime et pourtant on la craint;  
 Mais cette crainte même esalte et reconforte:

~~car bonne hôte~~  
 4 Elle fait un pas qu'elle ouvre à ceux qui sont en vain

4 Frapper au seuil des autres portes

4 Si bien qu'un vagabond dément  
 Qui voit, dit-on, bien au delà de la lumière,  
 Qui a prédit un long et bel enterrement

4 Quand elle ira dormir en bière.

~~Du langage vulgaire~~  
~~entre deux paysans.~~

Benoit.

36

Je le sais bien, je le sais bien  
Qu'ils sont maigres comme des clous  
Mes vieux genoux  
Quand je les tâte avec mes longues mains  
En m'asseyant auprès de vous  
Sur le pas de ma porte  
A la nuitée;  
Je le sais bien, je le sais bien  
Que je suis lent, que je suis las  
Et que me sont comptés les pipes de tabac  
Que je fume avec vous  
A petits coups  
A la nuitée.

Les pas sont lourds, mais confiants  
Comme s'ils s'appuyaient sur le cœur de la terre  
Tout l'air : le vent sain et l'air vivifiant  
Et le sol âpre et volontaire.

Elle a le vieux respect du grain  
Et le serre en ses doigts et sur son dos le charge;  
Avant que le couteau ne divise le pain  
Sa main y trace une croix large.

Ceux qui parlent des gens d'ici,  
Entre eux, le soir, fumant leur pipe à la chandelle,  
Avec des yeux sournois et des mots sans merci  
Changent de ton en parlant d'elle.

On l'aime et pourtant on la craint;  
Mais cette crainte même exalte et reconforte:  
<sup>Car comme hôte</sup>  
~~Ne sait-on pas~~ qu'elle ouvre à ceux qui vont en vain  
Frapper au seuil des autres portes

Si bien qu'un vagabond dément  
Qui voit, dit-on, bien au delà de la lumière,  
Qui a prédit un long et bel enterrement  
Quand elle ira dormir en bière.

~~Du long et court~~  
~~Entre deux paysans.~~

Benoit.

36

4 Je le sais bien, je le sais bien  
4 Qui'ils sont maigres comme des clous  
8 Mes vieux genoux  
2 Quand je les tâte avec mes longues mains  
4 En m'asseyant auprès de vous  
6 Sur le pas de ma porte  
8 A la nuitée;  
4 Je le sais bien, je le sais bien  
4 Que je suis lent, que je suis las  
Et que me sont comptés les pipes de tabac  
6 Que je fume avec vous  
8 A petits coups  
8 A la nuitée;  
4 Je sais, je sais, mais que m'importe  
5 nul n'aura jamais aimé  
Et la plaine d'octobre et la plaine de mai  
4 Autant que moi je les aimai  
6 Du seuil noir de ma porte.

Augustin.

4 Depuis cinq ans, nous le savons  
4 Se sont couchés au cimetière  
8 Près de leur mère  
8 Vos deux garçons  
Leurs trois sœurs sont là, hautes et régulières  
6 Sous un même garçon.

4 J'ai un autre, pas un autre,  
Qui ne doive à moi seul et sa vie et sa force  
Et mon cœur qui surveille et m'écoute en montrose.  
4 Me dit toujours que je fais bien.

Jacob

C'est un bonheur de posséder ainsi son bien

Benoit

D'une poussée et d'une haleine  
Il m'arrive au printemps d'aller au fond des plaines  
4 Jusqu'à mon champ des trois chemins  
Tout y est calme et je n'entends que l'allouette.

Enfin, pourquoi, aux tristes jours, quand le pays  
ans ses plus beaux vergers n'arborait aucun fruit  
Si je pu, moi, moi, seul, en septembre, un dimanche  
vous offrir trois brugnons sur une assiette blanche?  
Le savez-vous, le savez-vous?

Augustin.

Vous soyez ruse comme une eau qui fait route  
sur un lit inégal de cailloux et cailloux  
Aucun de nous n'en doute.

Benoît.

Il faut me voir dans mon grenier  
Lorsque l'hiver commence  
Criant et recelant mes puissantes semences  
dans un sac de papier.

Benoît.

Pour bien aimer la terre, il ne faut aimer qu'elle  
Lorsque ma femme et mes deux gars vivaient chez nous  
nous nous horions aux disputes continuelles.

Le savez-vous, le savez-vous  
Sur les engrais et les semailles  
Et le sort d'un agneau et le choix d'une aumaille  
A cette heure mon champ ne connaît que mon bras

Duul pas

Sinon le mien ne le traverse

Pour guider la charrue ou promener la herse  
Maître je suis et le veux rester, seul.

La moisson m'obéit et j'obéis aux règles  
Il n'est pas un épi de froment ou de seigle

Pas un aulme, pas un selleul,  
Qui ne doive à moi seul et sa vie et sa force  
Et mon cœur qui surveille et m'écoule en montorse.  
Me dit toujours que je fais bien.

Jacob

C'est un bonheur de posséder ainsi son bien

Benoît

D'une poussière et d'une haleine  
Il m'arrive au printemps d'aller au fond des plaines  
Jusqu'à mon champ des trois chemins  
Tout y est calme et je n'entends que l'allouette.

Enfin, pourquoi, aux tristes jours, quand le pays  
ans ses plus beaux vergers n'arborait aucun fruit  
Si-je pu, moi, moi, seul, en septembre, un dimanche  
vous offrir trois brugnons sur une assiette blanche?  
Le savez-vous, le savez-vous?

Augustin.

Vous soyez ruse comme une eau qui fait route  
sur un lit inégal de cailloux en cailloux  
Aucun de nous n'en doute.

Benoît.

Il faut me voir dans mon grenier  
Lorsque l'hiver commence  
Criant et recelant mes puissantes semences  
En de vieux sacs de papier.

alors sans la choisir, je prends entre mes mains  
Qui prudemment l'émettent

Une motte de terre où l'orge doit lever  
Et quand je vois le grain qui me semble courbé

4 Dans ce morceau de sol humide  
Et par toute la pluie et par tout le soleil

Tendre d'un filet vert son ovale vermeil

~~Je me suis si ému que j'en deviens timide.~~  
~~Moi, vieux paysan je me sent comme timide.~~

Que c'est beau, au soleil, un <sup>petit</sup> grain de blé!

Simon

Peut-être aucun de nous n'a-t-il cette ardeur vive  
Pour le coin de jardin ou de champ qu'il cultive  
Mais nous n'oserions pas en leur repos troubler  
Le sol profond où tant d'espoirs sont rassemblés.  
La terre en son travail, veut l'ombre et le silence.

Benoît

Je l'aime trop pour ne l'aimer qu'avec prudence.

6 Pourtant, réfléchissez?

4 Si mon amour est insensé,

Pourquoi depuis dix ans mon lin et mon épeautre  
Sont-ils plus drus et plus compacts que ceux des  
[autres?]

Pourquoi mon regain vert s'érige-t-il plus haut  
Que votre foin debout quand l'entament les fauch?

Pourquoi ai-je pu seul décider la luzerne  
A recouvrir un pan de nos bruyères ternes?



Enfin, pourquoi, aux tristes jours, quand le pays  
Dans ses plus beaux vergers n'arborait aucun fruit  
Ai-je pu, moi, moi, seul, en septembre, un dimanche  
Vous offrir trois brugnons sur une assiette<sup>x</sup> blanche?  
Le savez-vous, le savez-vous?

Augustin.

Que vous soyez ruse comme une eau qui fait route  
Sur un lit inégal de cailloux en cailloux  
Aucun de nous n'en doute.

Benoît.

Il faut me voir dans mon grenier  
Lorsque l'hiver commence  
Criant et recelant mes puissantes semences  
En de vieux sacs de papier.

On me prendrait pour un avare  
Qui palpe et compte et fait sonner ses arbes.  
Je combine si bien les menus soins  
Qu'il faut donner, suivant le sol, à chaque coin  
Que quelques uns m'ont dit que je vois sous la terre.  
Comme on souffle sur une fleur  
Pour permettre aux regards d'aller jusqu'à son cœur,  
Je pénètre dans le mystère  
En sachant d'être adroit;  
Et je devine encor bien plus que je ne vois.

~~Le cœur de sa joie~~  
Le cœur s'épand de nues luxurieuses remuées;  
Le ciel intact se courbe et huit sous les nuées  
Un flux de sang plus fort parcourt mon être entier  
Mon pas fait retentir le sonore sentier,  
Je ne danse pas, c'est de peur qu'on ne dise  
Qu'une brusque folie emplit ma <sup>tête</sup> barbe grise  
Et qu'on ne rie, et qu'on ne jase, au coin des feux.  
Jacob

Ah! Si chacun de nous prenait à votre ardeur  
Ce qu'il lui faut de zèle et de vaillance au cœur  
Pour que la plaine ainsi qu'au temps passé fût celle  
Qui remplissait la grange et couvrait l'écurie.

Benoit.

41 6 16

Dites. vous bien que c'est moi seul, le vieux,  
qui saib eneor ce qu'il faut faire

4 Pour que Semeure autoritaire,  
10 La terre.

Et si ce soir d'été je m'adresse à vous tous,  
4 Comprenez. vous, Comprenez. vous?

C'est que l'heure qui sonne est comme un glas qui  
tinte  
C'est que vous êtes lents et mous

C'est que vos voix ne sont que plaintes

6 C'est que je vois enfin

4 votre bouche souffler en vain

4 Et ranimer entre vos mains  
vos pauvres pipes presque éteintes.

Simon

40 5

vous avez vos secrets, et nous avons les nôtres.

Benoit

Je n'ai qu'un seul secret et n'en eus jamais d'autre

4 J'aime mon champ vivant et clair

4 Plus que mes os, plus que ma chair:

En mai, lorsque le grain prend un essor plus ferme  
C'est à travers mon corps qu'il me sauble qu'il germe;

Je vais, jour après jour, contempler mes épis;

J'entends pousser leur tige au soleil de midi;

~~Je me couche dans l'herbe et j'écoute la vie~~

~~Qu'un bruit fourmillant sous la plaine ardoise;~~

~~Le vent léger qui court au ras de mes moissons~~

~~M'entoure de sa joie et rit contre mon front;~~

L'odeur s'épand de mes luzernes remuées;

Le ciel intact se courbe et hait sous les nuées

Un flux de sang plus fort parcourt mon être entier

Mon pas fait retentir le sonore sentier,

Si je ne danse pas, c'est de peur qu'on ne dise

Qu'une brusque folie emplit ma <sup>tête</sup> barbe grise

Et qu'on ne rie, et qu'on ne jase, au coin des feux.

Jacob

Ah! Si chacun de nous prenait à votre ardeur

Ce qu'il lui faut de zèle et de baillancie au cœur

Pour que la plaine ainsi qu'au temps passé fût celle

Qui remplissait la grange et couvrait l'écurie...

2 Dites. vous bien que c'est moi seul, le vieux,  
 4 qui sait encor ce qu'il faut faire  
 4 Pour que Semeuse autoritaire,  
 10 La terre.

Et si ce soir d'été je m'adresse à vous tous,  
 4 Comprenez. vous, Comprenez. vous?

C'est que l'heure qui sonne est comme un glas qui tinte

4 C'est que vous êtes lents et mous

4 C'est que vos voix ne sont que plaintes

6 C'est que je vois enfin

4 votre bouche souffler en vain

4 Et ranimer entre vos mains

4 vos pauvres pipes presque éteintes.

10 et s'écouvent.

4 Et la chanson est prestre ou lente

4 Suivant les creux, suivant les pentes

4 où l'eau s'engouffre ou s'alentit;

4 Elle ne sait ni jour, ni nuit,

10 Son bruit

4 Aux coins où les saules s'arcboutent

Elle n'est rien parfois qu'un chapelet de gouttes

4 qui s'égrène, joyeux et clair

8 d'un roseau vert.

8 Aubes voilées

6 Vous étendez en vain

8 dans les vallées

8 vos tissus blêmes

La rivière  
Dès le matin  
Coule de pierre en pierre  
Et rechante quand même

Si quelquefois pendant l'été  
Elle s'arête sa volupté  
N'être sonore et frémissante et fraîche  
C'est que le dur juillet

La - haut  
Et l'accable et l'atteche  
Mais néanmoins, oui, même alors  
En ses anes, sous les broussailles  
Elle tressaille  
Et se ranime encor  
Quand la belle gardeuse d'ois

Le ruisseau

4 L'entendez, vous, l'entendez, vous  
4 de même flot sur les cailloux ?

6 Il passe et court et glisse

4 Et doucement dedie aux branches

6 Qui sur son cours se penchent

8 La chanson lisse.

10 La - bas,

4 Le petit bois de cornouillers

4 Et sous ses hôttes familiers

4 Et les putois et les fouines

4 Et les souris et les mulots

8 Et les rats d'eau

4 Tous, loin des sentes et des routes

10 et s'écoulent.

4 Et la chanson est prestre ou lente

4 Suivant les creux, suivant les pentes

4 Ou l'eau s'engouffre ou s'alentit ;

4 Elle ne sait ni jour, ni nuit,

10 Son bruit

4 Aux coins où les saules s'arcbutent

Elle n'est rien parfois qu'un chapelet de gouttes

4 Qui s'égrène, joyeux et clair

8 D'un roseau vert.

8 Aubes voilées

6 Vous étendez en vain

8 Dans les vallées

8 Vos tissus blêmes

I

42

II

43

16

II  
43

2 La rivière  
8 Dès le matin  
6 Coule de pierre en pierre  
6 Et rechanté grand même  
4 Si quelquefois pendant l'été  
4 Elle s'arête sa volupté  
2 D'être sonore et frémissante et fraîche  
6 C'est que le dur juillet  
10 La - haut  
6 Et l'accable et l'atteche  
4 Mais néanmoins, oui, même alors  
4 En ses anses, sous les broussailles  
8 Elle tressaille  
6 Et se ranime encor  
4 Quand la belle gardeuse d'ois  
4 **Lui tire** ingénument la joie  
4 Brusque et rouge de tout son corps.  
4 Et la douce chanson mouillée  
4 Autour des mains, émerveillées  
4 Ne frapper l'eau dans le soleil,  
Recommence son rythme exaltant et vermeil  
4 Et se disperse et s'insinue  
Sous les coudes ployés et les aisselles nues  
4 Et fait courir son frisson long  
4 Depuis le col jusqu'aux talons  
5 O les belles épousailles  
4 De l'eau lucide et de la chair  
6 Dans le vent et dans l'air  
Sur un lit transparent de mousse et de rocailles!

Qui aux gouttes rondes et claires  
Bulles de joie et de lumière  
sinuoux ruisseau, gaiement vs fait accueil  
et tout l'automne en deuil  
jonche en vain de mousse et de feuilles tombées  
flot rechanté au long des berges recourbées  
mi les prés, parmi les bois  
aque caillloit que le courant remue  
l'entendre sa voix menue  
comme autrefois  
peut être aussi que Mélusine  
quand la lune à ~~l'aube~~ <sup>l'aube</sup> épand comme à foison  
sur les gazons  
perles fines,  
veille et lentement décroise ses pieds d'or  
suivant que le flot anime sa cadence  
use encor  
danse.

2 Et les baisers multipliés du flot  
 6 Sur la nuque et le dos  
 4 Et les courbes et les anneaux  
 4 De l'onduleuse chevelure  
 4 Ornant les deux seins triomphants  
 4 D'une ample et flexible parure ;  
 Et les vaquelles violettes ou roses  
 Qui se brisent ou sont à coup se juxtaposent  
 4 Autour de la croupe et des reins  
 4 Et sous la haut le ciel divin  
 Qui rit à la saute lumineuse des choses.

4 La belle fille aux cheveux roux  
 4 Pose un pied clair sur les cailloux  
 Elle allonge le bras et la hanche et s'incline  
 6 Pour recueillir au bord  
 6 Parmi les lotiers d'os  
 8 La menthe fine ;  
 8 Ou bien encor  
 4 S'amuse à soulever les pierres  
 6 Et provoquer la fuite  
 8 Droite et subite  
 10 Des truites  
 4 Au fil luisant de la rivière.

Avec des fleurs de pourpe aux deux coins de sa bouche  
 Elle s'étend ensuite et rit et se recouche,  
 2 Ses pieds dans l'eau, mais le torse au soleil ;  
 4 Et les oiseaux vifs et vermeils  
 8 Volent et volent  
 6 Et l'ombre de leurs ailes  
 8 Pâpe sur elles.

III

114

mise  
corps.

erbe.

re

terre

ont,

stant

me.

ie

mes

te.

Chue aux gouttes rondes et claires  
 Bulles de joie et de lumière  
 sinuoux ruisseau, gaiement vs fait accueil  
 et tout l'automne en deuil  
 jonche en vrain de mousse et de feuilles tombées  
 flot rechaute au long des berges recourbées  
 enmi les prés parmi les bois ;  
 aque caillolait que le courant remue  
 et entendre sa voix menue  
 mme autrefois ;  
 peut. être accipi que Mélusine  
 and la lune à ~~l'~~épand comme à foison  
 et les gazons  
 perles fines,  
 veille et lentement décroise ses pieds d'or  
 suivant que le flot anime sa cadence  
 use encor  
 danse.

La belle fille.

46

...er de la moisson dont s'érigent les ors  
la clarté se boit, se mange et se respire  
...tes pas aux champs et longuement j'admire  
...sceau de santé que dresse et meut ton corps.

...t franc travail fait ton effort superbe  
...à coups de faux abaissent le froment;  
...e sont tes deux bras, à toi, qui forment,  
...les épis d'un tour de poing et font la gerbe.

...ores l'élan, la peine et la sueur,  
...utile et clair dans la belle lumière  
...yeux sont vaillants, à travers la poussière  
...lève la hâte autour de ton labeur.

...sinueux, circule en tes artères

- 6 Ainsi fais, elle encor
- 6 A l'entour de son corps
- 8 même aux mois chauds
- 8 Chanter les flots
- 6 Et ce n'est qu'en septembre
- 4 Que sur les branches d'or et d'ambre
- 8 La nudité  
ne mire plus dans l'eau sa mobile clarté.
- 4 Mais c'est qu'alors sont revenues
- 4 vers notre ciel, les lourdes nues
- 4 Avec l'averse entre leurs plis
- 6 Et que déjà la brume
- 4 Du fond des prés et des taillis
- 10 S'échume.

IV

45

terre

font,

me

me.

ie

mes

- 4 Pluie aux gouttes rondes et claires
- 4 Bulles de joie et de lumière
- Le sinueux ruisseau, gaiement vs fait accueil
- 6 Car tout l'automne en deuil
- Le jonche en bain de mousse et de feuilles tombées
- Le flot rechant au long des berges recourbées
- 4 Parmi les prés parmi les bois;
- 2 Chaque caillou que le courant remue
- 4 Fait entendre sa voix menue
- 8 Comme autrefois;
- 9 Et peut être accépi que Mélusine
- Quand la lune à ~~minuit~~ <sup>minuit</sup> épand comme à fusion
- 8 Sur les gazons
- 8 Ses perles fines,
- S'éveille et lentement décroise ses pieds d'or
- Et suivant que le flot anime sa cadence
- 9 Baise encor
- 10 Et danse.

Du cœur de la moisson dont s'érigent les ors  
 Quand la clarté se boit, se mange et se respire  
 Je suis tes pas aux champs et longuement j'admire  
 Le faisceau de santé que dresse et meut ton corps.

Le dur et franc travail fait ton effort superbe  
 Les gens à coups de faux abattent le froment;  
 Mais ce sont tes deux bras, à toi, qui forment,  
 Courent les épis d'un tour de poing et font la gerbe.

Tu adores l'élan, la peine et la sueur,  
 Le geste utile et clair dans la belle lumière  
 Et tes yeux sont vaillants, à travers la poussière  
 Qui soulève la hâte autour de ton labeur.

Un sang rouge et puissant circule en tes artères  
 Et colore tes seins superbement debout  
 Et ta bouche est charnue et tes cheveux sont roux  
 Et ton corps est heureux de marcher sur la terre

Jusqu'aux heures du soir où les faucheurs s'en vont,  
 Tu t'attardes d'instinct, à la tâche vitale  
 Et l'entêtement doux de la Flandre natale  
 Sur dessus tes regards luisants, bloque ton front.

Aussi dans les polâtres de Cambrise et de Henne  
 Ceux dont l'amour soudain rend le cœur haletant  
 Longent à la vigueur belle de tes vingt ans  
 Quand ils rêvent, le soir, quelle sera leur femme.

La ferme claire un jour, avec son pignon droit  
 Tuiras dans l'or des grands blés murs, épanouie  
 Ta volonté sera largement obéie  
 Et l'ordre et l'abondance habiteront son toit

Et la vie éclora de ton ventre robuste,  
 Nombreuse et violente ainsi qu'aux temps anciens  
 Et tes enfants seront l'orgueil et les souvenirs  
 De ta vieillesse lente et de sa mort auguste.



Le jardinier

Avant de t'arrêter chez nous, en nos vergers  
Où donc as-tu porté tes pas l'ontaine berger?

Le berger.

Par les chemins griffus de ronces et d'épines  
Aux pays violets de la dure Campine  
Y ai séjourné longtemps et soigné les troupeaux;  
~~ou bien au bord de la mer, en Flandre, au bord des flots~~  
~~Ces lieux encore au bord des flots dans les hamacs~~

- 6 D'où l'on peut voir les barques
- 2 Allant, venant où la pêche les parque
- 6 Avec leurs grands mats clairs
- 4 Et leur voilure et leurs cordages
- 4 Comme de mobiles villages
- 8 Couvrir la mer.

Ce sont de longs sablons et des régions riches  
Que ces pays ~~couverts~~ <sup>couverts de leur pèle</sup> par la grêle ~~de~~ embrun.

Le jardinier

La plaine avec ses jardins verts aux ombres fraîches  
A nourri mon enfance et mes jours un à un.  
Aujourd'hui je suis vieux; mais l'art dont je dispose  
S'exerce encore à étager au long des murs,  
D'après un jeu savant ~~et sûr~~ <sup>d'après un métier sûr</sup>  
La parure épineuse et flexible des roses.

Je bêche encor et ferme et dur est mon jarret.  
Mon front ~~qu'on ne voit plus~~ <sup>cherry serode sur yeux</sup> plus d'un secret.  
Y ris tranquillement de celui qui jardine  
Selon quelque beau livre important et profond:  
Étant d'ici, je sens le sol jusqu'au tréfond  
Comme si mes deux pieds s'y perdaient en racines

Le berger.

En l'estimes donc bien, ton paisible métier?

Le jardinier

- 4 Autant que l'adorait mon père.
- Il fait aussi, dans son beau temps, bon jardinier.
- Vois-tu, on ne fait bien que ce qu'on a vu faire.
- 4 Depuis l'enfance, à son foyer.

Le berger

- 2 Mon père, à moi
- 6 Était, Dieu savait quoi.

Le soir, il s'en allait errer au fond des plaines  
Et ne rentrait que las, fourbu et hors d'haleine

2

Le concupiscent -  
Pour se ~~lever~~ à l'aube et <sup>Être</sup> dormir en son lit  
Sur quel pivot tournait sa vie aléatoire,  
Nul ne le sut jamais, et la mort et l'oubli  
Ont effacé son nom des fragiles mémoires;  
Moi seul encor j'y pense à lui.

### Le jardinier

Comme l'on sent déjà les lumières d'octobre  
Ne plus baigner les fleurs que de rayons trop sobres  
Et vainement dorer sur les figurons voisins  
Même à midi le cœur acide des raisins!

Bientôt j'alignerai sous les longs toits de verre  
Très à l'abri des froids soudains et meurtriers

Le feuillage noir et soufflé de mes lauriers  
Et je m'enfermerai avec eux dans la serre.  
Alors des soins nombreux, précis et délicats  
Occupent mes jours auprès des plantes rares  
Si bien qu'on me prendra souvent pour un avaré  
Qui caresse les œufs cachés de ses ducats.

Mes doigts durcis et gros, mes larges mains halées  
Préparent la noce en blanc des azalées  
À l'heure où mord le givre et travaillent les vents;

Et l'humble cyclamen et le haut lys forment  
Et les géraniums et les fuchsias tristes  
Dévoileront aux yeux quels sont mes goûts d'artiste.

~~Pendant de très longs jours, je ne fumerai point  
Pour qu'une fleur jamais ne respire en son coin  
Sur l'intacte et molle et doux adoucisseur  
N'avec un feu constant j'accendue ou modère~~

### Le berger.

Nos pieds ne marchent pas dans le même sentier,  
Mais vous aimez trop bien les choses que vous faites  
Pour qu'un blâme, fût-il léger, naisse en ma tête.

Moi je vis d'éendue et de marches au loin  
J'aime l'immensité et la beauté des plaines  
Où le vent souffle et court et vole à perdre haleine  
N'ayant qu'un vieux berger rodeur comme Sémoin.

4 Pourtant la plaine la plus belle  
8 M'est toujours celle

10 Que font

4 Les bos mourants de mes moutons,  
Quand ils paquent, de l'aube au soir, en peloton,

8 Sur les étalés  
Et que l'ombre géante et tranquille des mentes  
Au coucher du soleil s'étend sur leurs poisons.

49 3

Certes, j'ai quelquefois rêvé à l'étranger  
D'une existence au loin, en des pays, là-haut  
Mais je suis revenue toujours vers mon troupeau  
Aimant pour l'en guérir, jusqu'à ses maladies.  
Je peux soigner et les brebis et les bœufs  
Et leur langue et leurs yeux, et leurs cornes et leurs pattes.  
Je sais plus d'un remède étrange à employer  
Et fais un baume avec des plantes cicatrisantes  
Que je cueille, tout seul, sous la lune, à minuit.

Le jardinier

Où se nomme sorcier, là-bas, dans le village.

Le berger.

Je sais ce qui apaise et sais ce qui soulage  
Mais je n'ignore pas ce qui tue et détruit.

Le jardinier

Faut-il croire ce qu'on a dit, dans les veillées ?

Le berger.

Plus d'un regard habite au fond de mes deux yeux  
Et ma vue est subtile et <sup>perce et saute</sup> ~~traverse~~  
Et je tiens mon crédit de l'astre aux rayons bleus.

Le jardinier

Si nous n'étions amis, peut-être aurais-je crainte

Le berger

Je ne suis ni le mal, ni la peur, ni l'effroi  
Pour tout homme qui croit à mon pouvoir sans feinte.  
Je me sens fort, surtout quand la nuit des beaux mois  
Je circule entouré de présages insignes  
Et que tout feu tournoyant au ciel me semble un signe  
Que l'avenir me fait et qu'il ne fait qu'à moi.  
Mon cœur s'enfièvre et bat, mon âme est dans l'attente  
Et c'est alors que les herbes et que les plantes  
Aux lisières des bois me disent leur vertu  
Et que près d'un tilleul ou d'un charme sortie  
Je fais vers les hameaux les postes qui conviennent  
Mais dont seuls les yeux des <sup>grands</sup> ~~anciens~~ se souviennent.

Le jardinier

Que n'ai-je la puissance en consultant la nuit  
Par ma fenêtre, à l'heure où mon lit me réclame !

Le berger.

Aimez votre foyer et soignez-en les flammes  
Et cultivez vos fleurs en leurs pots <sup>arrosés</sup> ;  
Votre esprit n'est point fait pour percer le mystère  
Dont le ciel suspend l'ombre ou le feu sur la terre ;  
Le marais fume au loin et le temps va changer  
Adieu, proche et doux jardinier.

Le jardinier

Adieu, berger.

4 Soir de juillet torride et sec.  
Serrant le bois sonore au creux de son épaule  
6 Un joueur de rebec  
4 Joue et s'assied au pied d'un saule.

2 Il chante pour lui seul, et ne voit pas  
Qu'en ce déclin du jour se rapprochent des pas  
4 Sous les arbres, au long des routes;  
2 Et qu'on se glisse derrière les troncs  
Et qu'à demi cachés apparaissent des fronts  
4 De jeunes filles qui l'écoutent

50

4 Il sait rythmer en ses chansons  
4 Conte la ronde des saisons  
4 Mais aujourd'hui seul lui importe  
4 De célébrer les humbles clos  
4 Avec leur vie et leurs travaux  
8 Et leur repos

Lorsqu'on fume le soir sa pipe au seuil des portes

6 Il a chanté d'abord  
8 L'aube aux mains d'or  
Qui passe en frissonnant sur la cime des hêtres  
4 Et qui s'en vient, pour réveiller  
4 Les fronts pesants sur l'oreiller,  
Frapper chaque matin à la même fenêtre

6 Il a chanté encore  
4 Le bûcheron alerte et fort  
Qui s'enfonce sous bois pour reprendre sa tâche  
Et dont rebuie soudain de les majestueux rameaux  
8 En plein soleil  
10 La hache.

2 Il a chanté d'un gosier ferme et plein  
La charrue entaillant les glaises violettes  
L'homme aux bras durs qui bêche et qui halète  
Et sa femme à genoux qui bine un champ de lin;  
2 Il a chanté, et maintenant il chante  
La sieste de midi sous les branches ~~pendantes~~ penchées  
L'horizon doucement par les vents ~~secoué~~ secoué  
Les longs troupeaux en marche à travers route et plaine  
Dont les dos inégaux et mourants sous la laine

verse or je mesura un ~~sur~~  
4 Ma charrette peinte de bleu

Apparaissent au loin comme un champ remué,  
 Son rythme vid et fait trembler les vieux villages  
 Du quadruple galop d'un volant attelage  
 Avec son mine archet mordant son rebec faux  
 Il imite le bruit court et sifflant des faux  
 Ou le cri du grillon sous la fine poussière.  
 Il chante le beau gars debout dans la lumière  
 Qui s'étanche le front du revers de sa main,  
 Il indique le geste ondoyant d'un chemin  
 Qui s'incurve et s'éploie et contourne la haie  
 Des bruissements se font sous la grande futaie  
 Et voici qu'à leur tour les bêtes au poil roux  
 4 Sortent de l'ombre et se hazzardent  
 2 Et se glissent et s'approchent et tout à coup  
 4 Avec des yeux fixes et doux  
 4 L'environnent et le regardent.

Le chant s'est arrêté, et l'archet suspendu  
 Ne semble plus glisser que sur un rai de lune  
 Les étoiles, là-haut, scintillent une à une;  
 Un tel silence autour des bois s'est répandu  
 Qu'on croirait qu'il s'étend jusqu'au bout de la terre  
 Doucement, lentement, le vieux ménestrier  
 Se tève et puis s'en va par le prochain sentier  
 Et puis s'efface et disparaît de le mystère.

verse et je m'en va au soir  
 4 Ma charrette peinte de bleu

Vincent.

Certes, je ne sens pas au plus profond de moi  
 Cette âpre foi  
 Qui avait mon père  
 Et dans son clos et dans sa terre;  
 Et quelquefois j'ai peur de ne comprendre point  
 Tout ce dont la campagne et le sol ont besoin.  
 Lui, ne doutait jamais, tandis que moi, j'hésite;  
 Il marchait lentement et je veux marcher vite;  
 Sa volonté de pierre était rude au toucher;  
 Il parlait peu: ce qu'il pensait restait caché;  
 Le jour qu'il trépassa comme on rentrait les orges  
 Il en voulut broyer, sous ses doigts, dans son lit  
 Pour goûter leur saveur neuve, quelques épis  
 Mais le grain ~~resta~~ <sup>après</sup> et ses luis resta dans la gorge  
 Si bien qu'il s'en alla de trop aimer son champ.

Philippe

Chacun suit son idée et chacun son penchant.

Vincent.

Mon père détestait et maudissait la ville  
 Et le bruit de ses docks et le chant de ses tours  
 Et le passage rouge et noir par les labours  
 De sa vie affolée et de ses trains fébriles.  
 Et lorsqu'il s'y rendait, aux jours de la St-Jean,  
 Pour lier son bétail et toucher son argent,  
 Jamais il ne chaussait ses bottes forestières  
 Sans y jeter d'abord un peu de notre terre  
 Pour remuer chez lui, tout en marchant, la. bas.

Vincent.

nouvelles.

C'est grâce à vous que j'ai fumé mon champ vivant  
 Avec l'engrais subtil qui compose un savant  
 Et que sur le cokau ployé comme une échelle  
 Mes quatre chevaux noirs trainent l'ample machine  
 Dont la tête précise et le jeu net et sûr  
 moissonnent tout mon seigle, en un jour, sous l'azur  
 Ah, qu'ils sont loin les temps où s'en venait mon père  
 Avec sa femme et ses cinq fils, faucher sa terre.

Philippe

4 Au chant du cog, tous les matins  
 des cruches de cuivre et des boîtes d'étain  
 verse et je mesure un lait pur et crémeux  
 4 Ma charrette peinte de bleu

rediit vers la grande ville et ses mille maisons  
 cette liqueur et bière et blanche cargaison  
 e fais claquer, gaiement, mon fouet aux carrefours  
 s servantes, aux sebots clairs, aux jupons lourds  
 Sur que ma main les serve accourent sur leur seuil.  
 Mon rire et mon salut leur font joyeux accueil  
 je dispense ainsi à l'immense cité  
 entre du bel argent, pièce à pièce, compté  
 Un peu de la ruse et plénière santé.  
 Mon travail fait, je m'en reviens par les quartiers  
 dans l'ample fureur des brasiers et des flammes  
 Les forgerons vainqueurs donnent comme une autre  
 Corps rouge et brûlant du fer et de l'acier  
 ! les multiples dents et les fines jointures  
 s instruments parfaits qu'on destine à nos champs  
 ai-je étudié la pointe et le tranchant  
 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20.

Philippe.

Chacun suit son idée et ne se doute pas  
 qu'on peut penser, à ces côtés mieux qu'il ne pense.  
 Mon père avait aussi sa rage et sa démenée  
 Mais aucun de ses fils n'a suivi son erreur.  
 Et l'un s'en est allé par delà l'équateur  
 Ou ne sait où très loin, en un coin d'Amérique  
 Sous un sol de volcans chercher l'or sulfurique;  
 Un autre achalandé dans le faubourg voisin  
 Son cabaret fleurant la bière et le gros vin;  
 Un autre est devenu courtier, un autre encore  
 S'angoisse en une banque où des Comptoirs sonores  
 Retentissent, dit-il, du bruit de l'univers.  
 Moi seul, je suis resté, du printemps à l'hiver  
 Celui qui torde son gain de sa terre rebelle  
 Mais dont le cerveau s'ouvre aux recherches  
 nouvelles.

Vincent.

C'est grâce à vous que j'ai fumé mon champ vivant  
 Avec l'engrais subtil que compose un servent  
 Et que sur le cokeau ployé comme une charrue  
 Mes quatre chevaux noirs traînent l'ample machine  
 Dont la hâte précise et le jeu net et sûr  
 Moissonnent tout mon seigle, en un jour, sous l'azur  
 Ah! qu'ils sont loin les temps où s'en venait mon père  
 Avec sa femme et ses cinq fils, faucher sa terre.

Philippe

Au chant du coq, tous les matins  
 En des cruches de cuivre et des boîtes d'étain  
 Je verse et je mesure un lait pur et crémeux  
 Ma charrette peinte de bleu

Conduisit vers la grande ville et ses mille maisons  
Cette liqueur et vierge et blanche cargaison  
Je fais claquer, gaiement, mon fouet aux carrefours  
Les servantes, aux sabots clairs, aux jupons lourds  
Pour que ma main les serve accourent sur leur seuil.  
Mon rire et mon salut leur font joyeux accueil  
Et je dispense ainsi à l'immense cité  
Contre du bel argent, pièce à pièce, compté  
Un peu de la rustique et plénière santé.  
Mon travail fait, je m'en reviens par les quartiers  
Où dans l'ample fureur des brasiers et des flammes  
Les forgerons vainqueurs donnent comme une autre  
Au corps rouge et brûlant du fer et de l'acier  
Oh! les multiples dents et les fines jointures  
Des instruments parfaits qu'on destine à nos champs  
En ai-je étudié la pointe et le tranchant  
Et la flexible et résistante architecture!

Vincent

Ecoutez-la rouler et rythmer son effort  
Au milieu de la plaine où les orges s'effilent  
Ma faucieuse dont le timon est orné d'or:  
Sa marche est régulière et son aile mobile  
Rabat, à coups égaux, les épis sur le sol.  
On dirait un oiseau qui s'essaye en son vol  
Mais à fleur de sillon et sans quitter la terre  
Déjà, elle n'est plus l'intruse autoritaire  
Qui l'an dernier, s'en vint régner sur nos travaux  
Mes doigts ont adoupli ses rouages nouveaux  
Et sa face docile a compris ma pensée  
Quand je la vois, l'hiver, sous mon hangar tassée  
Dans l'ombre, avec ses dents et ses fermes essieux

4 " Sur un pignon humide et bas  
4 " Le raisin clair ne mûrit pas  
6 " Et quel écho docile

" Je us ont  
" Sans paille ni soudure.



Auprès des chariots, des faux et des faucilles (A)  
Je sens bien que l'accord s'est fait, dument, entre eux  
Et qu'ils font aujourd'hui une même famille.

Philippe

Il ne faut point haïr tout ce qu'on fait là-bas  
De neuf et de puissant en des urines rouges  
L'homme avisé sait bien que tout change et tout bouge  
Et que rien n'est plus sot que de ne vouloir pas  
Regarder du côté d'où s'élèvent les villes  
Grâce à elles, les gens d'ici sont moins serviles  
Et combinent leur gain mieux qu'au temps  
Des aïeux  
Si quelque train brutal coupe nos champs en deux  
Il paye à beaux deniers le droit de son passage  
A travers la splendeur de nos clairs paysages.  
Peu me chaut qu'au village on me traite de fou  
Si l'étranger m'achète un arpent de ma terre  
Plus cher qu'un homme d'ici jamais ne le pût faire.  
Tout profite à celui qui s'arrange de tout.

Vincent

Que vous ayez raison, je l'affirme à cette heure  
Où grâce à vous mon clos a doublé son rapport  
Je voyais trop, jadis, comme voyaient les morts  
Qui vivaient avant moi dans ma vieille demeure  
Et dont les pas <sup>ont seulement été sur</sup> ~~nombreux~~ <sup>ont été</sup> le seuil.  
A vivre trop de leur pensée et de leur deuil  
On s'abandonne au sort et pour l'œuvre nouvelle  
On se sent le bras lourd et lourde la cervelle.

4 " Sur un pignon humide et bas  
4 " Le raisin clair ne mûrit pas  
6 " Et quel écho soie

" Je les ont com  
" Sans paille ni soudure.

58  
Répéterait parmi ces prés  
des chants divins qu'ont inspirés  
" les muses de Sicile?

Le ... ..

Philippe

56

6 Le vieil esprit des champs  
4 Comme le chaume a fait son temps  
Armez-vous de pensées fermes et téméraires,  
4 Comme nos toits et nos auvents,  
4 Se sont vêtus contre le vent  
4 D'une armure de tuiles claires;  
4 Sinon <sup>abandonnez la terre</sup> ~~trouvez~~ et laissez-vous  
Et laissez <sup>passer</sup> croire à ceux qui déjà vous méprisent  
que l'ombre et le soleil et la pluie et la brise  
6 Ne sont plus faits pour vous.

4 " Sur un pignon humide et bas  
4 " Le raisin clair ne mûrit pas  
6 " Et quel echo docile

6 " Sans paille ni soudure.

98  
Répéterait parmi ces prés  
des chants divins qu'ont inspirés  
les muses de Sicile?

" Les gens d'ici se parlent peu  
" Ils ignorent le vin de feu  
" qui empoupre les outres,  
" Ils se serrent en des maisons

~~XVI~~ Cithyre et Malibée

97  
4 Avec des flûtes dans leurs mains  
4 Se sont perdus par mes chemins  
6 Cithyre et Malibée;  
4 Ils n'ont rien ou de mon pays  
4 que les voiles de brouillard gris  
6 Et des feuilles tombées.

4 Son pâle été leur parut froid  
4 Avec son brusque et lourd courroux  
6 Et de vents et d'orages.  
4 Ils se disaient: "Comment chanter  
4 Les fruits, le miel, la volupté"  
6 " Sous ces mornes ombrages?"

4 " Quand tombe aux horizons la nuit  
4 " Ou rencontrer celle qui fuit  
6 " En riant, vers les saules  
4 " Et nous permet d'apercevoir  
4 " Dans la douce clarté du soir  
6 " Un peu de son épaule?"

4 " Sur un pignon humide et bas  
4 " Le raisin clair ne mûrit pas  
6 " Et quel echo docile

" Je les ont couru  
6 " Sans paille ni soudure.

4 " Répéterait parmi ces prés  
4 " des chants divins qu'ont inspirés  
6 " les muses de Sicile?

4 " Les gens d'ici se parlent peu  
4 " Ils ignorent le vin de feu  
6 " qui empoussre les autres,  
4 " Ils se terrent en des maisons  
4 " Dont le foyer et ses bûches  
6 " Troiscit toujours les portes.

4 " Ni le cyprés ni l'olivier  
4 " ne font un abri familial  
6 " Au milieu de leurs plaines  
4 " L'ombre descend avant le soir  
4 " Et le tumulte immense et noir  
6 " Y gronde dans les chênes.

4 " Ils allument au jour tombant  
4 " Une humble pipe, en se courbant  
6 " vers la flamme de l'âtre;  
4 " Leur amour n'aime que pain bis  
4 " Ils ne connaissent Alexis  
6 " ni Gallus, le beau pâtre  
4 " Et certainement se pu

6 " les gens qui sont d'ici  
4 " Aiment la peine et le souci  
4 " Et leur ciel inclement et leur terre indocile  
4 " Ils acceptent leur sort et n'en veulent changer  
4 " Et conquièrent dans le danger  
6 " Leur bonheur difficile

6 " les muscles de leur corps  
4 " ne sont joyeux que par l'effort  
4 " qu'ils ménagent avec calme afin qu'il perdure  
4 " leur volonté tenace est un métal rugueux  
4 " qu'ils ont coulé dans un bon creux  
6 " Sans paille ni soudure.

6 " Si leur amour jaloux  
4 " fluette dans l'ombre où tout à coup 60 4  
" comme une meule ardente au bord d'un pré s'enflamme  
" C'est qu'ils aiment la force et ne redoutent pas  
4 " L'inévitable et vieux combat  
6 " Pour l'or ou pour la femme.

4 " Rome n'éblouit point leurs yeux 59 3  
4 " De ses héros ni de ses devoirs  
6 " Pareils à une armée  
4 " Et leur ville n'est qu'un hangar  
4 " Que traversent les trains de part en part  
6 " le travers les fumées

4 Ainsi marchant par nos chemins  
4 Avec leurs flèches dans leurs mains  
4 S'entretenaient, non sans sourire  
6 Malibée et Tidyre;  
Soudain un vieux berger qui savait plus d'un char  
S'arrêta devant eux sur le bord de son champ  
4 Et lentement se prit à dire:

6 " Les gens qui sont d'ici  
4 " Aiment la peine et le souci  
" Et leur ciel inclément et leur terre indocile  
" Ils acceptent leur sort et n'en veulent changer  
4 " Et conquièrent dans le danger  
6 " Leur bonheur difficile

6 " Les muscles de leur corps  
4 " Ne sont joyeux que par l'effort  
" Qu'ils menagent avec calme afin qu'il perdure  
" Leur volonté tenace est un métal rugueux  
4 " Qu'ils ont coulé dans un bon creux  
6 " Sans paille ni soudure.

6 " Si leur amour jaloux  
4 " Guette dans l'ombre où tout à coup <sup>60</sup> H  
" Comme une meule ardente au bord d'un pré s'enflamme  
" C'est qu'ils aiment la force et ne redoutent pas  
4 " L'inévitable et vieux combat  
6 " Pour l'or au jour la femme.

6 " Jamais vous ne saurez  
4 " Là-bas sous vos ciels ardents  
" Ce qu'est un foyer clair avec lequel on cause  
" Tandis que choisit la pluie et que souffle le vent  
4 " Et qu'il secoue et bat l'aurent  
6 " Et la fenêtre close

6 " Au sein de nos guérets  
4 " Le cœur des gens est plus secret  
" Si en vos vallons boisés où l'on rit dans les feuilles  
" Où l'on entend les dieux chanter dans les pigeaux  
4 " Où lycoris au bord des eaux  
6 " Se couche et vous accueille.

6 " La ville et sous ses bruits  
4 " Et ses drains d'or trouant la nuit  
" Ont effrayé pendant longtemps les blancs villages  
" Mais aujourd'hui l'accord est fait et les marchés  
4 " Vient de beaux gars en dimanches  
6 " Mener vers eux mille attelages

10 <sup>liné</sup>  
6 " Vivent les gens d'ici  
Travaillant ferme et dur pour la moindre pécune  
2 " Dans la bonne ou la mauvaise fortune;  
Certes se doutent bien qu'il est au loin là-bas  
Un soleil moins hostile à de moins lourds climats  
Mais vivés à leur sol compact, torride et blême  
4 " Aux jours d'été et de printemps  
10 " L'été même.



